

Konstantin ILIEV

**Koutsoulan
ou la Vierge aux Loups**

Théâtre

Personnages:

Homme A

Homme B

Homme C

Femme A

Femme B

La Vieille femme

Le blanc désert de l'hiver. A gauche, sur un petit podium, trône une vieille cuisinière noire qui dresse son long tuyau au bout recourbé. Si de la fumée en sort, elle sera mélangée aux flocons de neige tombant du ciel. A l'extrémité gauche de la cuisinière, face au public, une porte. Il n'y a pas de murs. Devant la cuisinière une simple chaise de bois. Un téléphone est posé sur la chaise. Côté cour une voiture retournée les quatre roues en l'air. Derrière elle se profilent des troncs d'arbres, certains cassés, d'autres encore debout. Entre la cuisinière et l'auto, mais au fond de la scène et toujours face au public, un pont délabré de pierre qui ne mène nulle part. Une vieille femme immobile est assise près de la cuisinière. La silhouette d'un homme appuyé contre la voiture accidentée. La neige. La nuit. Le silence.

Un coup de tambour. Un temps, puis deux nouveaux coups. Le roulement du tambour s'amplifie et se rapproche, le rythme s'accélère, devient inquiétant, menaçant. Passant par l'arche du pont, un cortège s'avance en dansant au rythme de cette musique ; c'est une chaîne d'un homme et d'une femme, d'un homme et d'une femme..., vêtus de blanc. Ils se tiennent par la main ou par la ceinture, s'avancent ou s'éloignent de front, mais, d'une manière générale, occupent le fond de la scène.

HOMME A (*appuyé contre les deux roues avant de la voiture accidentée*). Stop ! ... Stop! ... Stop ... Stop ! Stop ! Stop!

HOMME B. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

HOMME A. Elles te servent à quoi, tes oreilles, si tu n'entends pas la musique ?

HOMME B. Je l'entends parfaitement.

HOMME A. Si tu l'entends, pourquoi tu te trémousses comme ça ?

HOMME B. Mon personnage boite. Il est asymétrique par rapport à ses frères les loups. C'est ce qu'a dit le professeur.

HOMME A. Ecoute le rythme et ne perds pas mon temps avec des sottises.

HOMME B. Mais quel rythme, bon sang ? ! Tu ne m'as toujours pas dit si je jouais un homme ou un animal ?

FEMME B. En fait, qu'est-ce qu'on fout sur ce plateau ?

HOMME A. C'est tout ce que vous avez à me dire après deux mois de répétitions ?

FEMME B. Trois. Trois mois.

FEMME A. Est-ce que je peux descendre jusqu'à l'entrée des artistes, j'en ai pour deux minutes ?

HOMME A. Tu peux rester deux ans à l'entrée des artistes, si ça te chante. C'est fini !

FEMME A. C'est tout pour aujourd'hui ?

HOMME A. C'est tout pour toujours. Terminé ! Fini ! J'ai dit : c'est fini ! ... Fini ! Fini! Fini ! ...

La chaîne des danseurs disparaît.

LA VIEILLE FEMME. Quelquefois, des moineaux viennent se poser ici, sur le rebord de la fenêtre. Quand il y a la grosse neige, avant qu'on dégage la voie. Je leur mets des miettes, ils vont picorer et moi, je leur demande: Eh, les moineaux ! Quand vous vous envolerez, vous allez au loin, du moins ? Vous poussez jusqu'à Sofia, jusqu'à Pleven, jusqu'à Varna ? J'ai beaucoup de peine pour la petite Marie. Tout l'hiver elle a été malade, elle n'est pas allée en classe, ni en vacances avec ses petits camarades. Est-ce qu'elle vous regarde aussi, quand vous venez sur le rebord de sa fenêtre ? Est-

ce qu'elle vous donne des miettes à picorer ? Oui, mais vous, vous n'allez pas aussi loin. Vous poussez jusqu'à la rivière, jusqu'à l'Ossam, mais au-delà, vous n'osez pas, hein ? Vous avez peur.

Moi aussi, j'ai peur. (*Elle colle un cierge sur le dossier de la chaise*). J'ai peur pour mon garçon. (*Elle allume le cierge*). Aujourd'hui, c'est la fête du Saint Archange Michel. (*Elle se signe*). Saint Archange, toi qu'on appelle l'extirpeur des âmes, cela fait quarante-neuf ans que je te fais brûler des cierges. Il y a quarante-neuf ans, jour pour jour, le jour de ta fête, je l'avais sorti prendre l'air devant la maison. Il était encore tout petit, il ne savait ni marcher, ni parler. Et voilà qu'un cochon déboule on ne sait d'où, il fait tomber une grosse planche qui le frappe à la tête. Comme le poing, elle était la bosse sur son front. Je t'ai alors supplié de ne pas lui prendre l'âme et tu as entendu ma prière. Je t'en supplie, fais-le encore cette fois-ci. S'il est malade qu'il guérisse. S'il peine à un dur labeur qu'il achève son travail. S'il a des invités à la maison qu'il ne pense pas à moi, car moi, je vais bien. Je reviendrai, qu'il a dit, pour la fête de l'Archange. Il a dit ça, mais il n'est pas venu. Le téléphone ne sonne pas non plus. Il fait nuit depuis longtemps. (*Elle ouvre la porte du four et tâte le pain du doigt*). J'ai eu hâte à pétrir le pain, il est déjà cuit. Je vais mettre du petit bois pour le garder au chaud. J'ai aussi préparé des poivrons marinés. Et du fromage. Il n'y a rien de meilleur qu'une miché de pain chaud et du fromage.

L'homme A se soulève entre deux roues de la voiture renversée. Il se dirige vers la cuisinière.

HOMME C. (*Venant de derrière la porte et se plaçant devant HA*). Et du sang.

HOMME A. Quoi ?

HOMME C. Et du sang. Du pain chaud, du fromage et du sang. C'est ce qu'il y a de meilleur.

HOMME A. Tu ne me lâcheras donc jamais ?

HOMME C. Le pont. Il faut que tu traverses le pont.

HOMME A. Je ne peux pas. J'ai faim.

HOMME C. Moi aussi j'ai faim.

HOMME A. Pourquoi te fais-tu passer pour un homme ?

HOMME C. Si tu te regardais pour voir de quoi tu as l'air ?

HOMME A. De quoi j'ai l'air ?

HOMME C. Viens voir.

Les deux hommes s'approchent de la voiture. Ils observent l'endroit où tout à l'heure était adossé HA.

HOMME A. Qui est-ce ?

HOMME C. Comment ça, qui ? C'est toi.

HOMME A. Pourquoi n'ai-je qu'un œil ?

HOMME C. Tu en as deux. L'autre, on ne le voit pas.

HOMME A. Ca doit être à cause du sang. On dirait du sang.

HOMME C. On dirait.

HOMME A. C'est le cylindre.

HOMME C. Je ne sais pas.

HOMME A. Le cylindre de frein. J'ai demandé à cet escroc de garagiste de vérifier les freins, il n'a rien fait.

HOMME C. Je ne sais pas.

HOMME A. Si les freins grippent quand on roule à grande vitesse, c'est comme un croc-en-jambe. Comme si tu courais et que quelqu'un tendait la jambe pour te barrer le chemin. C'est encore pire quand il y a du verglas. Il y avait du verglas sur la route.

HOMME C. Le conducteur est tenu de respecter les limitations de vitesse.

HOMME A. (*furieux*). Ca n'a rien à voir, la limitation de vitesse ! Je te dis que c'est les freins. La voiture devient incontrôlable. Elle dérape ! Elle fait un tête-à-queue ! Après, elle fracasse les branches, elle fait plusieurs tonneaux et dégringole tout en bas, là où il y a de l'eau, et...

HOMME C. Alors, tu vois ?

HOMME A. Quoi ?

Ils continuent à regarder l'endroit où était adossé HA.

HOMME C. Quand tu te mets à gueuler, le sang coule plus fort.

HOMME A. Ce n'est pas grave. C'est parce que c'est la tête. Quand on est blessé à la tête, ça saigne toujours très fort.

HOMME C. Il faut enlever cet éclat de verre.

HOMME A. Quel éclat de verre ?

Ils regardent l'endroit où était adossé HA.

HOMME C. Celui qui est entre tes yeux. Tu pourrais le garder encore un moment, mais mon conseil de spécialiste est de le faire extirper.

HOMME A. Et cela va me coûter combien ?

HOMME C. Tu sais bien que je n'aime pas parler du prix à l'avance.

HOMME A. Bon. Donc, tu m'extirpes cet éclat de verre fiché entre mes yeux et tu changes le cylindre de frein de la roue arrière droite.

HOMME C. Je l'ai déjà changé, ce cylindre.

HOMME A. Non. Tu ne l'as pas fait.

HOMME C. Bon. Tu n'as qu'à te trouver un autre garagiste. Mais ce que je te conseille, c'est de rentrer chez toi. Si dans un petit quart d'heure tu n'es pas rentré au chaud, tu seras complètement gelé. Il fait moins vingt. *(Il fait mine de s'éloigner).*

HOMME A. Viens avec moi. Ma mère prépare un grog à l'eau-de-vie, un vrai délice. Nous mettrons l'eau-de-vie à chauffer sur la cuisinière.

HOMME C. Je ne peux pas. Ma tombe est de l'autre côté du pont.

HOMME A. Pourquoi ?

HOMME C. C'est là qu'ils m'ont enterré. Les tiens, d'ailleurs. En l'an mil six cent soixante-six. *(Il va vers le pont).*

HOMME A. C'est donc toi ?

HC se retourne.

HOMME A. C'est toi le prêtre catholique ?

HOMME C. C'est moi.

HOMME A. J'aimerais voir où est ta tombe.

HOMME C. Moins vingt degrés. Tu vas geler.

Il disparaît sous l'arche du pont.

LA VIEILLE FEMME. Marie !

Un hurlement de loup monte et s'étire.

LA VIEILLE FEMME. Sainte Marie !

Nouveau hurlement prolongé.

LA VIEILLE FEMME. Sainte Vierge Marie ! Ton icône, elle est aujourd'hui au grenier. Il y a un tas de vieilles godasses, et elle est là, au-dessus des chaussures. Elle était pourtant bien, ton icône. Je me rappelle quand ma belle-mère la lavait pour l'Epiphanie et qu'elle mettait un bouquet de basilic devant ton image... Elle était bien, ton icône. Ensuite, Marin l'a jetée au grenier, parce que, comme il disait, Dieu n'existait pas. Il a raison, Dieu n'existe pas, mais si tu voulais descendre de là-haut, ce serait une bonne chose. Je pourrais aller te chercher, mais l'escalier est cassé, il y manque trois marches. Descends donc, je t'accrocherai à ton ancienne place. Tu es sûrement plus instruite que moi, je ne suis qu'une pauvre ignorante, mais tu t'appelles Marie, et je m'appelle aussi Marie, nous trouverons bien de quoi parler...

Sainte Marie...

Hurlement de loups.

Dès que je prononce ton nom, le Koutsoulan hurle comme un possédé. Va savoir pourquoi ! Il était beau garçon, il avait les yeux si bleus qu'ils en étaient presque blancs, mais voilà, il a tué un homme. Maintenant, quand il sort de la taverne pour rentrer chez lui, il hurle comme un loup. Il a hurlé à deux reprises du côté de la poste, puis je l'ai entendu qui s'approchait, il ne doit pas être loin d'ici. On dit que la nuit, il rentre dans les maisons pour voler de l'eau-de-vie. J'ai fermé à clé la porte du jardin, j'ai mis des ronces sur le mur de clôture, mais je n'ai pas de voisins, il pourrait passer par-dessus le mur si ça se trouve. Ils sont tous morts, mes voisins.

HOMME B. (*surgissant de derrière la porte*). Toi aussi, tu vas mourir.

HOMME A. Ne prends pas ce ton avec elle !

HB (*s'asseyant à distance quasi égale entre HA et la Vieille femme*). Elle m'énerve. Je ne supporte pas ses radotages.

HOMME A. Pourquoi tu l'as tué ?

HOMME B. Mitko ? Je te le dirai. On travaillait avec lui en équipe avec la même machine. Un DT-54. C'est-à-dire : un tracteur diesel de 1954.

HOMME A. Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

HOMME B. Quelle est ta question ? Pourquoi je l'ai tué ou ce qu'il m'avait fait ?

HOMME A. Pourquoi tu l'as tué ?

HOMME B. Parce que l'occasion était trop bonne. On était assis, tu vois, à la taverne, à boire du marc, un vrai tord-boyaux. Et le voilà qui se rejette, comme ça, en arrière, il s'étire, il se cambre, et je vois ses côtes, là, à la hauteur de mes yeux. Je me suis dit alors : si je lui plante le couteau, son cœur va éclater comme une baudruche. Dans cette position, pas moyen de rater le cœur.

HOMME A. Et tu l'as touché au cœur ?

HOMME B. Et comment ! Il a explosé ! J'ai égorgé pas mal de porcs, je n'ai jamais vu le sang jaillir comme ça, me giclant en pleine figure. Après, on m'a versé un sceau d'eau à la tête pour que j'arrive à y voir clair.

HOMME A. Une fois, nous avons fait l'école buissonnière avec toi, nous étions allés nous baigner dans la rivière.

HOMME B. J'ai trente-trois ans. Nous n'avons pas le même âge.

HOMME A. Tout le monde ici a trente-trois ans. Nous avons même pêché du poisson.

HOMME B. Ce n'était pas moi. Ta mère pense que je vais l'égorger. Je ne vais pas l'égorger. J'ai l'intention de l'étrangler avec le fil du téléphone. Les vieilles, dès qu'elles me sentent entrer chez elles, elles tendent tout de suite la main vers le téléphone. Je ne suis quand même pas aussi sot pour entrer dans une maison sans avoir arraché le fil du téléphone !

HOMME A. Pourquoi t'appelle-t-on Koutsoulan ?

HOMME B. C'est à toi de le dire. C'est toi le metteur en scène.

Il va se cacher sous le pont.

LA VIEILLE FEMME. Alors, elles ne marchent pas bien, tes affaires ?

HOMME A. C'était quoi cette histoire à propos de Loup ?

LA VIEILLE FEMME. Il y a beaucoup d'histoires à propos du loup.

HOMME A. L'histoire d'un homme prénommé Loup.

LA VIEILLE FEMME. Le Koutsoulan ? Je l'ai entendu hurler tantôt du côté de la taverne.

HOMME A. Mais non ! Une histoire que ma grand-mère me racontait. Elle s'asseyait devant la cuisinière, exactement comme toi. Parfois, la nuit, des canards sauvages volaient au-dessus de notre toit. Ils allaient vers le Danube ou en revenaient. Cet homme, Loup, il venait lui aussi de là-bas. Je le vois dans l'eau jusqu'à la ceinture. Voilà, ça commence à me revenir. Il lui arrivait de terribles malheurs... C'est pas possible ! J'ai une idée générale de l'histoire, je me souviens de l'endroit où les choses se sont déroulées. Mais de l'histoire elle-même, du sujet, rien ne me revient. Pourquoi portait-il ce nom ? Loup. Pourquoi était-il homme et loup à la fois ?

LA VIEILLE FEMME. Son grand-père s'appelait aussi comme ça : Loup Koutsoulan.

HOMME A. Ne me parle pas de cet idiot du village ! C'était une histoire très ancienne.

LA VIEILLE FEMME. J'irai demander aux autres vieilles du village. Il en reste encore deux ou trois de plus âgées que moi.

HOMME A. J'aimerais bien rentrer pour la fête du Saint Archange. Ici, le jour du Saint Archange signifie l'hiver. Les canards de mon enfance ont déjà survolé l'église. Ils viennent du Danube et vont on ne sait où ... C'est quand la fête de la Vierge ?

LA VIEILLE FEMME. Il y a trois fêtes de la Vierge. La grande, la petite et celle-là ... la fête de la Sainte Vierge aux Loups. Attends un peu.

HOMME A. Quoi ?

LA VIEILLE FEMME. On dirait qu'il ne hurle plus.

HOMME A. Qui ?

LA VIEILLE FEMME. Après le jour du Saint Archange, ce sont les fêtes des loups qui commencent. Il ne faut pas toucher au travail. Le dernier jour est le pire de tous. On l'appelle Koutsoulan ou la Fête de la Vierge aux Loups.

Hurllement de loup.

LA VIEILLE FEMME. Le voilà qui s'y remet...

HOMME A. Qui ça ?

LA VIEILLE FEMME. Comment arrive-t-on à se parler, toi et moi, sans fil ?

HOMME A. Déjà c'est possible.

LA VIEILLE FEMME. Tu appelles de Sofia ?

HOMME A. Je ne suis pas à Sofia.

LA VIEILLE FEMME. D'où m'appelles-tu ?

HOMME C (*près du pont, criant de toutes ses forces*). Non !

HOMME A. Pourquoi brailles-tu comme ça ?

HOMME C. Ne dis pas où tu es.

HOMME A. Bien sûr que je ne le dirai pas. Je ne suis pas fou. Attends ! Et demain, comment va-t-on me sortir d'ici ?

HOMME C. On ne t'en sortira pas.

HOMME A. Pourquoi ?

HOMME C. La météo prévoit trois jours de neige.

HOMME A. C'est parfait !

HOMME C. Tu veux de la musique ?

HOMME A. Non. Elle va me réveiller.

HOMME C. Elle ne va pas te réveiller.

Il disparaît.

HOMME A. Tu es là ?

HOMME B. Oui.

HOMME A. Tu épies derrière la porte ?

HOMME B. Oui.

HOMME A. Elle ne t'ouvrira pas.

HOMME B. Ca, on n'en sait rien.

Une musique monte. Une femme vêtue de blanc apparaît sous l'arche du pont. Elle s'approche en courant de HA, sort un de ses seins de son corsage, l'offre à l'homme.

FEMME A. Vite !

HOMME A. Pourquoi ?

FEMME A. Tête ! Ils vont nous tuer ! S'ils nous voient, ils vont nous tuer.

HOMME A. Qui ?

FEMME A. Les Turcs.

HOMME A. Pourquoi n'as-tu pas de soutien-gorge ?

FEMME A. Quoi ?

HOMME A. Tu avais commencé à en porter, ces derniers temps. Pardonne-moi.

FEMME A. Pour qui me prends-tu ?

HOMME A. *(la dévisageant)*. Ah, oui. Effectivement ...

FEMME A. Sinon, c'est toujours moi. N'aie pas peur.

HOMME A. Tu as un drôle de parfum.

FEMMES A. Un parfum ? Terre et vase. Cent dix-huit ans de terre et de vase. Les brancardiers russes nous ont enterrés. Sans bières, on empestait déjà.

HOMME A. Ou ?

FEMME A. Là-bas. De l'autre côté du pont. Nous étions dix. Hommes et femmes. Serrés sous le pont, sans faire de bruit. Là-haut, le claquement des sabots. Les canons. Un cheval éventré, les tripes dehors. Un soldat qu'on égorgeait pour la troisième fois. Était-ce un Turc ou un Russe ? Tantôt les uns se ruaient en avant, tantôt les autres. Il

essayait de se remettre debout, avec toutes ses tripes dehors. Ses hurlements ont enfin cessé, mais alors tu t'es réveillé et tu t'es mis à pleurer. Les autres m'ont dit : "Fais-le taire, cet enfant, plaque-lui ta main sur la bouche !". Facile à dire, il doit quand même respirer ! Les uns ont déferlé de notre côté, puis les autres. A la fin, ils se sont arrêtés juste au-dessus de nos têtes. Pour notre malheur, c'était les pires. Ils criaient, ils riaient et ils gueulaient en même temps. Alors je t'ai étouffé. "Plaque ta main sur sa bouche !", qu'ils disaient. Je l'ai plaquée.

HOMME A. Ensuite ça a été à vous ?

FEMME A. Nous sommes tous passés. Sans exception. Sans cercueils.

HOMME A. Pourquoi me mens-tu ?

FEMME A. Parce que je t'aime.

HOMME A. Moi, j'ai entendu une autre version. Tu n'aurais pas étouffé le bébé avec tes mains, tu lui aurais mis la tête sous l'eau pour qu'il cesse de pleurer.

FEMME A. C'est moi que tu crois ou les gens ?

HOMME A. Ce n'est pas que je te croie, mais ... (*Il lui touche le sein*). Donne-moi aussi l'autre.

FEMME A. Doucement. Ca fait un peu mal.

HOMME A. Je veux que tu te déshabilles.

FEMME A. Je ne peux pas. Je ne peux pas maintenant.

HOMME A. C'est obligatoire.

FEMME A. Je ne peux pas.

HOMME A. Quand commence la mort blanche, on a des visions érotiques.

FEMME A. Je sais. Mais ne fais pas ça. Tu le regretteras.

HOMME A. Il faut bien. C'est comme cela. A cause du froid.

FEMME A. Ne le fais pas.

HOMME A. Enlève tes vêtements.

FEMME A. Où est la salle de bains ?

HOMME A. (*montrant l'arche du pont*). Là-bas.

FA se dirige vers l'arche du pont.

HOMME B. (*sortant de derrière la porte. Il porte une bouteille et deux verres.*). Mais non, mon vieux, je ne t'en veux pas. On est des hommes, putain de merde. Tu n'aurais pas dû me le dire, c'est tout.

HOMME A. Bien sûr que si, tu étais mon meilleur ami.

HOMME B. Justement. Santé !

HA (*buvant*). Elle était très belle.

HOMME B. C'est la plus belle nana que j'ai jamais eue.

HOMME A. Moi aussi.

HOMME B. Alors tu vois.

HOMME A. Quoi ?

HOMME B. Combien tu es dégueulasse.

HOMME A. Nous étions assis sur le parapet, devant le resto U. Elle était debout, nous étions perchés sur la barre la plus haute. Comme nous étions assis, ses yeux et sa bouche étaient tout près, à la hauteur de nos genoux, entre le tien et le mien. C'était une femme de grande taille. Et d'un âge respectable. Vingt-six ans. Nous n'en avons que vingt-trois.

HOMME B. Elle était divorcée. Elle se cherchait un nouveau mec.

HOMME A. C'est alors, sur cette barre de fer devant le resto U que tu m'as dit qu'elle t'avait mis dans une situation trop pourrie, que tu ne pouvais plus la souffrir, que tu la détestais. Tu m'as même dit que je devais te venger.

HOMME B. Me venger ? C'est ce que j'ai dit ?

HOMME A. Oui.

HOMME B. Elle ne me laissait pas la toucher. On traînait dans les restos et les cafés. Dès qu'on entrait quelque part, les hommes et les femmes se retournaient sur son passage, car elle avait un corps sublime, et son visage aussi était très beau, surtout

quand elle souriait. Un jour, elle est venue dans ma chambre à la Cité U, elle portait un bouquet d'œillets, et moi je me suis dit : maintenant ou jamais, mais de nouveau elle m'a dit non, j'ai insisté – maintenant ou jamais – et au moment où j'en ai vraiment eu marre, elle s'est dévêtue en trois secondes, elle s'est allongée devant moi toute nue et moi, je n'ai rien pu faire. Je suais, j'angoissais, rien à faire ! On aurait dit un vieux débris impuissant. Alors elle a bondi, elle s'est rhabillée aussi vite et elle est partie, la sale pute.

HOMME A. Ce n'était pas une pute, elle était gentille, cette fille.

HOMME B. (*tout haut*). Liliana !

FEMME B (*du côté du pont*) Oui !

HOMME B. Viens ici.

FEMME B. (*apparaissant sous l'arche*). Attendez-moi au *Savoie* après les cours. Je vous emmènerai écouter du Louis Armstrong. (*Elle se cache*).

HOMME B. Tu sais ce qu'elle fait maintenant ?

HOMME A. Cela fait trente ans que je ne l'ai pas revue. Depuis soixante-deux.

HOMME B. Elle s'est mise avec Dotcho Ouzounov, tu sais, le bandit qui avait attaqué en vingt-cinq le train de voyageurs. Ils pensent se marier, ils m'ont demandé d'être leur témoin.

HOMME A. Refuse, mon pote. C'est pas marrant.

HOMME B. Je sais. Et toi ?

HOMME A. J'essaie de me rappeler.

HOMME B. Nous étions assis sur le parapet de fer devant le resto U. Nous étions sur la barre la plus haute, elle était debout devant nous, le coton des peupliers volait au-dessus de nos têtes, car c'était le printemps, elle souriait avec ce beau sourire qu'elle avait, et devant lequel les hommes et les femmes cessaient de manger et de boire pour la regarder, moi je m'efforçais de faire semblant qu'il n'y avait que de l'air devant nous et quand elle est partie, j'ai enfin pu tranquillement contempler ses jambes élancées qui s'éloignaient dans le froufrou de sa jupe, et je t'ai dit : cher ami, tu dois me venger. Et tu as répondu : "C'est déjà fait." Et tu as continué à regarder ses cuisses s'éloigner dans le froufrou de sa jupe. Les talons de ses chaussures soulevaient le coton des peupliers qui moutonnait sur le trottoir et, depuis ce jour, chaque fois que je vois voler le coton des peupliers au printemps, la rage me serre à la gorge, car ces trois mots que tu as dits : "C'est déjà fait" ont brisé ma vie en deux. Depuis, je ne suis

plus le même. Je me suis mis à boire.

HOMME A. Ce n'est pas vrai !

HOMME B. Si, c'est vrai.

HOMME A. Tu t'es mis à boire beaucoup plus tard, quand tu t'es rendu pour faire carrière dans la politique.

HOMME B. Oui. Parce que j'étais déjà un homme fini.

HOMME A. A cause de ces trois mots ?

HOMME B. Trois mots dits par un ami au bon moment.

HOMME A. Elle s'est déshabillée devant moi de la même façon qu'elle l'avait fait devant toi. Que veux-tu que j'y fasse, je ne me suis pas senti impuissant. Bien au contraire.

HOMME B. Quoi, au contraire ?

HOMME A. Tu veux des détails ? Après toutes ces années.

HOMME B. Moi non plus, je n'étais pas impuissant. Cela peut arriver à tout le monde.

HOMME A. Je sais.

HOMME B. Où l'avez-vous fait exactement ? Chez toi, dans ta chambre d'étudiant ou chez elle ? Il y avait chez elle un lit, il était bas et dur.

HOMME A. Si tu y tiens tellement, nous pouvons te faire une démonstration. Tu veux ?

HB ne répond pas.

Liliana !

FB sort de l'arche du pont et s'avance, dos au public. HC la suit. Il la rattrape, essaie de l'embrasser, elle se dégage, il la rattrape, elle se dégage de nouveau. Quand ils se rapprochent de HA et de HB, HC s'immobilise. FB arrange ses cheveux.

HOMME B. Mon Capitaine, je vous présente mon épouse. Le capitaine Boyadjiev.

HOMME A. (*tendant la main et claquant les talons*). Enchanté, Madame ! Votre mari servait dans ma compagnie pendant la Guerre de 14-18. Un soldat né. Vaillant et aguerri. Soldat Ouzounov !

HOMME B. A vos ordres, mon capitaine !

HOMME A. C'est à des soldats comme toi que l'armée bulgare doit l'admiration que lui voue le monde entier. Je te félicite pour ton service irréprochable !

HOMME B. Toujours prêt à servir sa Majesté !

HOMME A. As-tu une quelconque doléance ? Ou bien vous, Madame ?

FEMME B. Je préférerais que Dotcho en parle.

HOMME A. (*s'adressant à HC*). Et vous, qui êtes-vous ?

HOMME C. Le gendarme Gouliikov, Capitaine.

HOMME A. Fixe ! ... Demi-tour ! ... En avant, marche! (*HC s'éloigne vers la voûte du pont au pas militaire.*)

HOMME B. Chaque semaine on m'enferme au poste de police, mon capitaine.

HOMME A. Pour quelle raison ?

HOMME B. Ils trouvent toujours une raison. Vous savez que je n'ai jamais volé ni fait de politique. Je m'occupe de mes terres, c'est tout.

HOMME A. Ils n'ont pas le droit de t'enfermer sans raison. Après tout, il y a une Constitution dans ce pays !

HOMME C. Dotcho ! Au poste !

HOMME B. Tu vois ! Je n'irai pas.

FEMME A. Vas-y, Dotcho, pour la dernière fois ! Tu sais comme ils aiment tabasser les gens. Nous vivons une bien mauvaise époque. On se fiche éperdument de la loi. Vas-y une dernière fois.

HOMME B. Mon capitaine, si dans quelques jours on vous fait savoir que j'ai tué quelqu'un, ne vous étonnez pas. Si vous apprenez que Dotcho Ouzounov s'est fait bandit, ne gardez pas un mauvais souvenir de moi.

Il sort par l'arche du pont.

FEMME B. On attend l'arrivée de Gouliikoolu. Dès qu'on arrête Dotcho, Gouliikoolu vient frapper à ma fenêtre. Il vient toujours en uniforme, il se croit plus beau en uniforme.

HOMME A. Et tu lui ouvres ta porte ?

FEMME B. Je ne lui ai pas ouvert toute une année. Mais une fois je lui ai ouvert et maintenant je ne sais plus quoi faire. Si Dotcho l'apprend, cent chaînes ne pourront le retenir.

HOMME A. Madame, après cet entretien avec vous, je pense que mon devoir d'officier bulgare m'oblige à intervenir. Le chef de la garnison, le lieutenant-colonel Koev, et moi-même, sommes allés voir le préfet de la région Tihtchev. En prenant toutes les précautions pour préserver votre dignité j'ai exposé le cas. Tihtchev est devenu furieux et s'est mis à crier : "Occupez-vous de votre tambouille de soldat et ne vous mêlez pas de politique !". Mais ce n'est pas de la politique, M. Tihtchev, c'est de la débauche. Dotcho Ouzounov est Bulgare et honnête homme. J'ai combattu à ses côtés sur la ligne de front à Doïran. "Ferme-la ! Il fait de la subversion. Je sais cela mieux que vous !"

HOMME C (*devant le pont*). Dotcho Ouzounov m'attendait près du Pont des Gardes. J'avais vendu trois vaches et je rentrais en charrette à Sevlievo. (*Il s'avance en parlant*). « C'est toi le frère de Gouliikoolu ? ». « C'est moi. » « C'est toi qui as mis une pierre à côté du rocher fendu pour signaler que le gendarme Gouliikov a été tué à cet endroit par la main d'un malfaiteur ? » « Ce n'est pas moi. » « Ce n'est peut-être pas toi, mais tu vas enlever cette pierre de là. J'ai tué Gouliikoolu comme un chien, je ne veux pas voir de monument à un chien. » Il me disait ça et moi je pensais: maintenant il va dire «file-moi l'argent ».

FEMME B. Pourquoi avez-vous encore arrêté Dotcho, Monsieur le gendarme ?

HOMME C. Je demanderai et je te le dirai. Ne ferme pas la porte à clé cette nuit.

FB entre sous l'arche du pont.

HOMME C. Si seulement le cheval n'avait pas pris peur ! Je lui ai donné un bon coup de fouet, il est parti au galop, Dotcho s'est jeté à côté de la charrette, mais voilà, il y avait encore d'autres gens. Ils ont couru devant le cheval, le cheval a piqué de côté, la charrette a versé dans le fossé, je me suis retrouvé par terre. Je me suis relevé et j'ai pris mes jambes à mon cou. Moi devant, eux derrière, moi devant, eux derrière – ils m'ont couru après jusqu'à Popinets.

HOMME A. Jusqu'où ?

HOMME C. Popinets. C'est un lieudit.

HOMME A. Nous avons un pré à Popinets. Maman !

LA VIEILLE FEMME. Ne laisse pas les vaches s'approcher de l'eau, il y a des sangsues. Quand on aura ramassé le foin, on les mènera là-haut, aux puits. On les fera boire là-bas.

HOMME A. (*à HC*) Viens par ici, j'ai à te parler.

Tous les deux se mettent à croupetons devant un ravin imaginaire.

HOMME A. Il y a une écrevisse qui se cache dans ce trou.

HOMME C. Où ça ?

HOMME A. Là, entre les racines.

HOMME C. C'est une grenouille.

HOMME A. Ce n'est pas une grenouille. Elle a une barbe et des moustaches. Vois comme elle nous regarde.

HOMME C. Tu as peur ?

HOMME A. Oui, mais je vais quand même la sortir de là.

HOMME C. Tu sais comment elle va te pincer la main ?

HOMME A. Comment ? Montre ! (*Il tend la main*).

HC l'attrape par la main.

HOMME A. Je vois. (*Il tend de nouveau la main*).

HC lui prend de nouveau la main.

HOMME A. C'est toi ?

HOMME C. C'est moi.

HOMME A. Pourquoi n'as-tu pas de barbe ?

HOMME C. Pourquoi en aurais-je une ?

HOMME A. Tu es bien un pape ?

HOMME C. Oui, mais un pape catholique.

HOMME A. C'est toi que les villageois ont poursuivi avec des bâtons ? Il y a de cela trois cents ans et plus ?

HOMME C. C'est moi.

HOMME A. J'ai toujours su que tu étais dans les parages.

HOMME C. Pourquoi ?

HOMME A. Ce lieu dit s'appelle Popinets, le village du pape.

HOMME C. Personne ne connaît l'existence de ce trou sous le saule.

HOMME A. Quand j'ai vu ton regard sous l'eau, j'ai tout de suite compris que c'était toi. Tu vas tout me raconter maintenant, n'est-ce pas ?

HOMME C. Où en étions-nous ?

HOMME A. Toi devant et eux derrière, toi devant et eux derrière.

HOMME C. Ils ont fini par me rattraper et ils m'ont tué.

HOMME A. Pourquoi te couraient-ils après ?

HOMME C. Tu as entendu parler des Pauliniens ?

HOMME A. Evidemment. C'était des hérétiques. Une sorte de Bogomiles.

HOMME C. Oui. Dans la mesure où le loup est une sorte de chien.

HOMME A. Fais gaffe ! Mes ancêtres étaient Pauliniens.

HOMME C. Et des pires. Tiens, je vais te lire ça. *(Il sort un rouleau de papier)*. Ce sont des lettres des frères franciscains adressées à la Sainte Congrégation à Rome. *(Il lit)*. *Intus montem Hemum ...* Tu as fait du latin ?

HOMME A. J'ai passé mon examen de justesse.

HOMME C. Je vais te le traduire. « Pas loin de la montagne du Hemus, à une heure et demie de route au sud-est de la bonne ville de Lovetch, se trouve le village de Kalougueritsa. Ses habitants, des montagnards pauvres, gagnent leur vie en fabriquant de la chaux, grâce aux roches qui se trouvent dans les environs, et ils la vendent aux villages entre Lovetch et Tarnovo. Après que tous ceux qui ne se sont pas laissés tenter par l'islam ou les Pauliniens schismatiques eurent embrassé la foi catholique de Rome, la villa, c'est-à-dire le village de Kalougueritsa... fut le dernier entre le Hémus et le Danube à s'obstiner dans sa maudite hérésie. » Ecrit par Petrus Deodatus, en 1640. Après quoi l'archevêque Francesco Soïmirovitch en personne s'était rendu ici.

HOMME A. Et a obligé, par l'imposture, ces derniers Pauliniens à renoncer à leur foi.

HOMME C. Ce n'était pas de la foi, c'était une hérésie.

HOMME A. Pour eux, c'était de la foi.

HOMME C. Tu as dit que tu ne comprenais pas le latin ?

HOMME A. J'ai quelques notions.

HOMME C. Francesco n'avait pas usé de ruse.

HOMME A. Il les avait menacés d'envoyer les zaptiés turcs chercher l'impôt religieux avec leurs yatagans.

HOMME C. Tu t'appelles bien Loup ?

HOMME A. Oui, en ce moment.

HOMME C. Si les tiens, Loup, étaient restés dans le giron de l'église catholique de Rome, ils n'auraient pas été miséreux et pouilleux pendant les trois cents ans qui ont suivi.

HOMME A. Comment t'ont-ils tué ?

HOMME C. Chut !

HOMME A. C'est à coups de trique qu'ils t'ont tué ?

*Sur la pointe des pieds HC accompagne HA jusqu'à l'arche du pont.
HB et FA sont sortis entre-temps.*

FEMME A (*en déclamant*).

Sans esprit et sans cœur on n'est qu'un squelette.
Viens, jeunesse, accrocher deux ailes

à mes épaules exaltées !

HOMME B. Très bien !

HOMME A. Comment ça très bien ! Tu trouves ça très bien ?

HOMME B. Tu voulais que ce soit naïf.

HOMME A. Oui. Mais entre naïf et idiot, il faut faire la différence.

FEMME A. Il ne sait pas encore qu'il a été renvoyé.

HOMME B. Descends à l'administration. Il y a une lettre de prévis pour toi. (A FA)
Fais encore deux pas en avant.

HOMME A sort.

HOMME B (à FEMME A) Envoie-nous le deuxième !

FEMME A :

Je rêve de jours de troubles,
Ils vont raser ce monde, je sais,
Pour que de ses ruines un monde
nouveau, pur et bon puisse s'ériger !

HOMME B. Sonnez !

FEMME A.

Sonnez, dès aujourd'hui, trompettes
sonnez au-dessus de ma tête !

HOMME B. Stop ! En quarante-trois elle ne peut pas réciter des vers révolutionnaires à la maison de culture.

FEMME A. Nous avons un autre scénario. *Boriana* de Yovkov.

HOMME B. Vas-y !

FEMME A. On dit que ton père, le père Rali, avait de l'argent – beaucoup d'argent – et qu'il le cachait, et que tu l'aurais suivi – ne te fâche pas, ne te fâche pas ! – tu aurais vu l'endroit où était caché son argent, tu l'aurais pris. Et ton père en serait mort de chagrin !

HOMME B. C'est un mensonge !... Ils mentent, ils mentent, ils mentent !

FEMME A. Je ne sais pas. Les gens disent ça.

HOMME B. Regarde-moi ! (*Il montre ses vêtements.*) Si j'avais de l'argent, est-ce que je serais habillé comme ça ?

FEMME A. Je ne sais pas. L'hiver dernier, on a donné un spectacle au village. *Boriana*, qu'il s'appelait. Ca parlait d'un avare, Zlatil. Lui aussi, il était vêtu de haillons.

HOMME B. Je suis Zlatil. Tu ne me reconnais pas ?

FEMME A. Non, tu n'es pas Zlatil. Tu t'appelles Loup.

HOMME B. On dit que tu t'étais enfuie dans la forêt après la fin du spectacle.

FEMME A. C'est vrai.

HOMME B. Et les pièces d'or ?

FEMME A. Quelles pièces d'or ?

HOMME B. Tu portais dans le spectacle un collier de pièces d'or au cou. Et après ta fuite, on n'a plus retrouvé les pièces d'or.

FEMME A. Je les ai laissées ! Le collier de pièces d'or, la chasuble, la chemise, le tablier, j'ai tout laissé sur une table, derrière les décors, et je me suis enfuie avec mes propres vêtements et un manteau d'homme. J'ai pris un manteau d'homme au passage, et je l'ai enfilé pendant que je courais dans la neige.

HOMME B. Tu courais dans la neige ! Mais il paraît que deux jours auparavant, vous avez été tous abattus, tous, jusqu'au dernier. Le capitaine de Pleven a dit que le petit ravin était devenu tout rouge de sang... Comment ça se fait que tu aies été la seule à t'en sortir ?

FEMME A. Je ne m'en suis pas sortie.

HOMME B. Non, ça c'est clair.

FEMME A. J'ai très mal et j'ai le vertige. Je te vois à peine.

HOMME B. Je t'ai retrouvée en suivant le sang. Si moi, je t'ai retrouvée, ceux dont c'est le travail, ils vont aussi te retrouver.

FEMME A. Père Loup !

HOMME B. Dis-moi tout.

FEMME A. Quand tu as senti que je n'étais pas loin, tu as pris tes jambes à ton cou. Si je ne t'avais pas appelé, où serais-tu allé ? Si je ne t'avais pas appelé.

HOMME B. Où serais-je allé ? Au village.

FEMME A. Au commissariat ?

HOMME B. Pourquoi au commissariat ?

FEMME A. Tu aurais fait une erreur. Personne ne t'aurait donné cinquante mille pour ma tête.

HOMME B. Et pourquoi donc ?

FEMME A. Parce que je vais me rendre.

HOMME B. C'est ça que tu as décidé ?

FEMME A. C'est ça.

HOMME B. Comment feras-tu pour te rendre ? Tu ne peux pas marcher.

FEMME A. Je me traînerai, je ramperai.

HOMME B. Oui, mais quelqu'un pourrait te voir.

FEMME A. Et alors, qu'est-ce que ça peut faire ?

HOMME B (*réfléchissant*) Ecoute, faisons ce travail comme il faut.

FEMME A. Comment ?

HOMME B. Si quelqu'un te voit en rase campagne, il ira le dire, parce que qu'est-ce qu'il ferait de toi en rase campagne ? Y a du monde qui passe, il va avoir peur. Le mieux c'est que tu restes ici.

FEMME A. Je vois.

HOMME B. Du pain, j'en ai pas, mais j'irai en chercher – du pain et d'autres affaires, parce que ce sang...

FEMME A. Va à l'école et dis à celui qui commande les soldats, pas les gendarmes, dis à celui qui commande les soldats que je veux me rendre.

HOMME B. Qu'est-ce que tu y gagnes ? Y en a un qui s'est rendu. Et il s'est fait pendre.

FEMME A. En face, il y a Tocho Todorov qui laboure son champ avec ses chevaux. Dès que tu te cacheras derrière la colline, je vais l'appeler. Il prendra son cheval et il ira au commissariat. Tu ne toucheras pas l'argent pour ma tête.

HOMME B. Tu n'as donc pas confiance en moi ?

FEMME A. Dans les petites classes, quand on apprenait la règle de trois et le calcul de l'intérêt, le maître Popov te citait en exemple. Pour nous donner une idée de l'intérêt.

HOMME B. Est-ce que vous vous envoyez en l'air dans la forêt ?

FEMME A. Les Allemands ont pris la fuite. C'est seulement pour ça que je t'ai appelé – pour te dire que cet argent ne te profitera pas. Les Allemands ont pris la fuite.

HOMME B. J'ai dit : est-ce que vous vous envoyez en l'air dans la forêt ?

FEMME A. Fais pas ça ! Pas avec le couteau ! Père Loup !... Tout sauf le couteau !

HOMME B. Sale garce de maquiarde !... Il ne me profiterait pas, tu parles !... Tu oses compter mon argent, tu oses !... *(Il lui assène une longue série de coups.)*

Entre HC. Derrière lui HA pousse une table basse à roulettes, chargée de boissons.

HOMME C.

Sans esprit et sans cœur on n'est qu'un squelette.
Viens, jeunesse, accrocher deux ailes
à mes épaules exaltées !

(A HB.) Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez terminé ?

HOMME B. Douze coups de couteau.

HOMME C. Un vrai bain de sang, bordel ! *(A FA.)* Vas-y, cours te changer. *(A HB.)* Tu sais que Gagarine s'est posé avec son sputnik au Kazakhstan ?

HOMME B. Non. J'ai tout le temps le nez fourré dans mes dessins, je ne sais rien.

HOMME C. Quel con ! Si tu voulais tellement devenir un grand architecte, tu n'avais qu'à rester à Sofia.

HOMME B. Je n'ai personne pour me pistonner à Sofia.

HOMME C. Petrov !

HOMME A. Oui, camarade Loup.

HOMME C. Du whisky.

HA met des glaçons dans les verres. Sert le whisky.

LA VIEILLE FEMME. Qu'est-ce qu'il est devenu ton ami ? Boris ?

HOMME A. Boris s'est suicidé. Il s'est noyé dans le Danube.

LA VIEILLE FEMME. Pauvre garçon.

HOMME A. Il a fait des études d'architecture. Il a été affecté dans une petite ville. Après on l'a muté à Vidin.

HOMME C. Quel con ! Si tu voulais tellement devenir un grand architecte, tu n'avais qu'à rester à Sofia.

HOMME B. Je n'ai personne pour me pistonner à Sofia.

HOMME C. Petrov !

HOMME A. Oui, camarade Duloup.

HOMME C. Du whisky ?

HOMME B. Non, je n'en peux plus.

HOMME C. Il n'y a pas de « je ne peux pas » qui tienne ! Ca ne marche pas ici, le « je n'en peux plus ». La villa est à ma disposition. Petrov ! Qu'est-ce qu'on n'a pas encore mangé ce soir ?

HOMME A. Ce que vous direz, camarade Duloup.

HOMME C. Parce que tu vois, ce malheureux intellectuel, il ne connaît que l'escalope de veau et le vin blanc. Boris !...Tu béniras le jour et l'heure où je suis devenu ton ami.

HOMME B. Marie m'attend depuis dix heures à la maison, mais on pourra prendre encore un petit ...

HOMME C. On verra ce qu'on prendra. (*A HA.*) Elles sont là ?

HOMME A. Oui, camarade Duloup.

HOMME C. Tu les as prévenues de ne pas en parler ?

HOMME A. Elles sont prévenues.

HOMME C. Donne-moi la clé et tire-toi. Qu'elles viennent !

HA sort.

HOMME C. Vas-y, Boris ! (*Il sert du whisky.*) Tu vas avoir maintenant l'occasion de goûter au charme discret de la nomenklatura de province. Et tu me diras après si tu préfères passer le reste de ta vie à faire tes dessins à la con ou partager avec moi les affres du pouvoir.

HOMME B. Je t'ai dit que je n'arrive pas à prendre une décision, parce que j'aime mon métier. Tu auras ma réponse dans une semaine. Et laisse ce pistolet, ça me fait mal au cœur. Ca te sert à quoi ce calibre aux fesses ?

HOMME C. Tu dis ça au bon moment. *(Il sort un pistolet, enlève le chargeur, pose l'arme sur la table.)*

HOMME B. Pour qui te prends-tu maintenant ? Pour Felix Dzerdjinski ? Ou pour James Bond ? Connard de province.

HOMME C. Petrov ! Fais les entrer !

Entrent FA et FB. Elles se mettent à deux mètres devant la table.

HOMME C. Comment tu les trouves ?

HOMME B. Attends un peu. Qu'est-ce qui se passe ?

HOMME C. Ce sont deux camarades de la nuit qui adorent prendre soin des diplomates étrangers. Elles maîtrisent des langues étrangères à la différence de toi et de moi. Elles maîtrisent plein d'autres choses encore. Tu vas voir ça. *(A FA et à FB.)* Un peu de whisky ? Avant le travail.

FEMME B. Je n'en veux pas.

FEMME A. Moi si.

HC sert du whisky.

HOMME B. C'est donc vrai qu'il y a un camp pour femmes à quinze kilomètres d'ici.

HOMME C. Chut !... Il y en a aussi un pour hommes. Un simple coup de téléphone suffit pour que tu te retrouves là-bas.

HOMME B. Tu es vraiment fou, mon vieux. Je ne savais pas que tu étais fou.

HOMME C. Allez-y, les filles ! De l'audace et en vraies pros ! Boris ! On continue de boire tranquillement pendant qu'elles s'affairent sous la table.

HOMME B. Ca ne marche pas.

HOMME C. Pourquoi ? La vie est belle et sale.

HOMME B. Ca ne marche pas.

HOMME C. Un grand verre cul sec et tu verras comme c'est facile.

HOMME A. Boris avait bu ce verre d'une traite. Et encore beaucoup d'autres verres...

Les deux hommes et les deux femmes s'éloignent vers l'arche du pont.

HOMME A (*débarrassant la table.*) Le pouvoir et l'alcool avaient pris entre leurs mâchoires l'ancien étudiant en architecture, toujours souriant et toujours malheureux en amour, et ils l'avaient recraché, dix ou quinze ans plus tard, dans les eaux du Danube. Un ivrogne provincial bouffi, vieilli avant l'âge, dont personne ne se souciait, déchu de toute fonction sociale et sans travail à cause des scandales permanents et de son incompétence. Sans nez – les poissons lui avaient bouffé le nez, avec rien entre les jambes, comme si ce bout de viande agité qui l'avait mené de surprises-parties scolaires en camps d'été universitaires, de mansardes en garçonniers discrètes, de réunions, banquets et conférences en cocktails et villas de fonction jusqu'aux eaux sales entre Vidin et Lom, n'avait cherché que ça – se fourrer dans la gueule d'un poisson vorace du Danube. Il était allongé entre les joncs, bouffi et sans nez, les eaux l'effleuraient de leurs petits cristaux, car c'était la fin de novembre et les canards sauvages avaient déjà quitté les marais du Danube pour des contrées plus au Sud, pour la chaleur des cheminées du village de Pierres-au-chameau. (*A la Vieille femme.*) Pourquoi le village s'appelle-t-il comme ça ?

LA VIEILLE FEMME. A cause de cette bête. A cause du chameau et du prêtre.

HOMME A. Rappelle-moi cette histoire.

LA VEILLE FEMME. Autrefois, il n'y avait pas de pope ici. Il y en avait un qui venait de très loin et très rarement.

HOMME A. Catholique. Il était catholique.

LA VIEILLE FEMME. Je ne sais pas comment qu'il était, mais il venait par ici à dos de chameau. Et le temps qu'il vienne, les gosses vivaient sans êtres baptisés, et les filles et les gars à marier ne pouvaient pas convoler. Une fois, le pope n'est pas venu pendant quinze ans. Les petits garçons étaient déjà en âge de se marier, mais ils n'étaient pas encore baptisés, et il n'y avait personne pour les marier. Ces jeunes gars étaient donc très en colère contre le pope. Et quand il est enfin arrivé sur le dos de son chameau, ils lui ont couru après pour le battre. Il courait et ils lui couraient après, il courait, mais ils ne le lâchaient pas. Ils ont d'abord tué son chameau. Ici, à cet endroit. Et le village a pris le nom de Père-au-chameau. Avant, il était situé plus bas, près de la Fontaine du monastère, et il s'appelait alors Kalougueritza, c'est-à-dire le

village des Moines. Et plus tard, le nom de Père-au-chameau est devenu Pierres-au-chameau.

HOMME A. Comment avait-on tué le chameau ?

LA VIEILLE FEMME. A coups de pierres.

HOMME A. C'est donc pour cela qu'il s'appelle Pierres-au-chameau. C'est à cause du mot pierre.

LA VIEILLE FEMME. C'est à cause du prêtre.

HOMME A. A cause des pierres.

LA VIEILLE FEMME. T'es vraiment têtu, toi.

HOMME A. Toi aussi.

LA VIEILLE FEMME. Pourquoi ne viens-tu pas maintenant ? J'ai pétri du bon pain. Il y a du fromage aussi. Et des poivrons. Pourquoi restes-tu là-bas, dans cette neige ?

HOMME A. Tu penses que je ne sais pas qui tu es ?

LA VIEILLE FEMME. Qui suis-je ?

HOMME A. Pourquoi tes yeux brillent-ils comme ça ?

LA VIEILLE FEMME. Viens, viens ! Viens ici.

HOMME A. Si je viens, je vais geler. Je sais que j'ai eu un accident.

LA VIEILLE FEMME. Je suis ta mère.

HOMME A. Ah bon !

LA VEILLE FEMME. Allez, reviens à la maison.

HOMME A. Pourquoi n'as-tu pas des yeux humains ?

LA VIEILLE FEMME. Tu ne me vois pas ?

HOMME A. Je vois deux braises.

LA VIEILLE FEMME. Les braises sont dans le poêle. Allez, viens.

HOMME A. Ma tête saigne. Là, près de la gorge. J'ai très mal.

LA VIEILLE FEMME. Reviens à la maison.

HOMME A. C'est du sang que tu veux ?

LA VIEILLE FEMME. Je suis ta mère, celle qui t'a mis au monde.

HOMME A. Je suis donc un loup.

LA VIEILLE FEMME. Comme tu étais gentil quand tu étais petit. Quand tu partais jouer, tu jouais un moment et tu venais me voir. Tu ressortais et tu revenais. Tu venais faire un tour, juste pour me voir.

HOMME A. Une fois, toi et deux autres femmes, vous avez parlé des hommes.

LA VIEILLE FEMME. C'était quand, ça ?

HOMME A. Quand papa est rentré du front.

LA VIEILLE FEMME. Un hiver ?

HOMME A. Un printemps. On cueillait des cerises. Trois femmes dans les branches d'un cerisier. Et moi sur la branche la plus basse. Vous riez. Chacune disait quelque chose à propos de son mari. Quand ton tour est venu, tu as dit : ne racontez pas ces choses devant mon garçon. Parce que tu savais que je comprenais déjà.

LA VIEILLE FEMME. Je ne me rappelle pas.

HOMME A. Tu portais une robe rouge. A pois blancs.

LA VIEILLE FEMME. Je me rappelle la robe.

HOMME A. Je ne sais pas si c'était du blé ou de l'avoine, mais il y avait beaucoup d'épis et ils étaient verts. Ils se couchaient et se redressaient parce qu'il y avait du vent, un vent très fort, et les épis résistaient, tous les épis, je ne sais pas si c'était de l'avoine ou du blé, depuis le cerisier où nous étions – les trois femmes en robes rouges et moi, sur la branche la plus basse, – au loin, de l'autre côté de la rivière, jusqu'aux rails, tous les épis se couchaient et se redressaient et toute cette musique que j'entends maintenant, et cet oiseau là-haut, une alouette je crois...

LA VIEILLE FEMME. Tu gèles. Tu gèles. Reviens parce que tu gèles.

HOMME A. Je ne sais pas si c'était de l'avoine ou du blé, mais ce mouvement de vague, qui remonte et qui descend, qui remonte et qui descend, comme les seins d'une femme, comme les cuisses d'une femme et cette odeur... C'est très beau...

...J'aime cette rivière, c'est pour moi la frontière entre mon village natal de Pierres-au-chameau et le monde. Le soleil se couche sur sa berge ouest, mais là, quelque part entre les rails de fer, habite aussi l'horreur.

LA VIEILLE FEMME. Quels rails, Dimtcho ? Pourquoi des rails ?

HOMME A. Les rails. Ils passaient à travers le Rocher fendu, puis s'engouffraient dans le tunnel et ressortaient de l'autre côté. La voilà !

Il pointe du doigt l'arche du pont. On entend faiblement une mélodie de marche militaire jouée à l'accordéon. On voit apparaître une brouette de métal. FB se tient assise dedans avec un accordéon sur la poitrine. Derrière elle, HB pousse la brouette. Ils s'arrêtent.

FEMME A. Qu'est-ce qu'il y a, petit ?

HOMME A. Rien. Je montre le tunnel.

FEMME B. Où est-il ?

HA pointe le doigt en direction de l'arche du pont. FB tourne la tête vers HOMME B. Tous les deux éclatent de rire.

FEMME B (à HB) On lui montre où est le tunnel ?

HOMME B. Il est trop petit.

FEMME B. Il n'est pas si petit que ça. (A HA) Viens, viens ici. Donne-moi ta main. (Elle lui pose la main sur ses seins.) Ca, ce sont des bombes. Elles nous servent à percer les tunnels.

HOMME B. C'est moi qui les perce. (Il fait demi-tour avec la brouette.) Tu es encore petit. Quand tu seras grand, on te montrera.

HOMME A. Où allez-vous !

FEMME A (pendant que FB et HB se rapprochent de l'arche du pont, elle en est sortie.) Ne crie pas. Il faut qu'on pose les rails.

HOMME A. Quels rails ?

FEMME. L'avenir radieux va arriver ici.

HOMME A. Je ne vais donc pas mourir de froid.

FEMME A. Il nous faudra juste construire un barrage, un passage à travers la montagne et la ligne de chemin de fer Lovetch – Troyan.

HOMME A. Je gèle ici. Je veux venir avec vous.

FEMME A. Attends ! Nous reviendrons bientôt. Avec l'avenir radieux. Attends. Attends ici. Je t'aime tellement. (Elle disparaît.)

LA VIEILLE FEMME. Rentre à la maison. Rentre au chaud.

HOMME A. Bouche-toi les oreilles ! (*Il plante ses index des deux côtés de sa tête.*)

Roulement sourd de tonnerre. Suivi du sifflet d'une locomotive.

HOMME A. Il arrive !

Il se jette vers l'arche du pont. De là sort HC avec un archet et un violon à la main.

HOMME C. Une explosion terrible. Ils ont cassé des cailloux de quoi remplir trois trains.

HOMME A. C'est toi, l'avenir radieux ?

HOMME C. C'est moi. Que veux-tu que je te joue ?

HOMME A. Tu viens d'où ?

HOMME C. Combien de fois faut-il te répéter ? Je viens de l'eau. Il y a un trou au milieu des branches.

HOMME A. Je n'ai pas très bien compris. Ils t'ont enterré ou ils t'ont laissé pourrir comme ça ?

HOMME C. Comment veux-tu que je sache ? Je me souviens seulement des coups de trique.

HOMME A. Donc tu cours et ils te courent après, tu cours et ils ne te lâchent pas.

HOMME C. Je n'ai jamais couru. Je me suis simplement assis à côté du wagonnet et je lui ai montré mes mains, qu'il voie qu'elles étaient en sang. Sur les pierres que j'avais touchées, il y avait du sang de mes mains, car je suis violoniste. Ce jour-là, nous avons chargé trois trains entiers de pierres, et quand le quatrième est sorti du tunnel, et que la locomotive a sifflé, je suis tombé. Tu cries : « Debout ! »

HOMME A. Moi ?

HOMME C. Tu cries « Debout ! »

HOMME A. Je crie « Debout ! »

HOMME C. Et tu cognes avec le bâton.

HOMME A. Je cogne avec le bâton.

HOMME C. Ne fais pas ça, mon vieux, tu es aussi un prisonnier, comme moi. « Je ne suis pas comme toi ! » tu as dit.

HOMME A. Je ne suis pas comme toi !

HOMME C. Tu cries et tu cognes. Tu cries et tu cognes. Et à cinq mètres de nous se tient le commandant – il a enlevé ses bottes et il se gratte les pieds entre les orteils – c’est plein de crasse et de mycoses entre ses orteils et ça le démange, et il se gratte, il tire le cou comme un branleur, il prend vraiment son pied en se grattant, et toi, tu dis : « Debout ! » Et je tends la main.

HOMME A. Avec le violon ?

HOMME C. Le violon est resté à Sofia. Après la délation que je racontais des blagues contre le gouvernement. Le bâton m’a brisé le poignet. Le commandant a chaussé ses bottes. Il a renflé ses doigts. Et il leur a dit de bien m’arranger. Avec les bâtons. Et ils m’ont arrangé.

HOMME A. Je te connais du restaurant hongrois.

HOMME C. Je n’ai pas joué là-bas.

HOMME A. C’est si bon pendant les soirées d’hiver, quand il neige dehors, d’être assis au restaurant hongrois à une table près de la fenêtre.

HOMME C. « La neige tombe sur la forêt » - tu veux que je te la joue ?

HOMME A. Oui.

HOMME C. *(Il ajuste le violon sous son menton. Lève l’archet). Non, ça n’ira pas comme ça. (Il prend le violon par le manche et l’élève au-dessus de sa tête, bras tendu, comme on tient un pendule ou un lapin par les oreilles. On entend la mélodie d’un tango et par l’arche du pont sortent en dansant HB et FA. Une voix d’homme et une voix de femme chantent.)*

La neige tombe sur la forêt,
il n’y a que toi et moi
et le vent dans le silence
qui murmure des contes des fée

HOMME A. Ils dansent très bien.

FEMME A *(tournant la tête vers lui)*. Je t’aime beaucoup !

Les deux voix continuent de chanter.

Nos lèvres sont tremblantes,
la tristesse nous brûle les yeux
d'avoir bientôt peut-être
à nous dire adieu.

HOMME C. Il croit qu'elle danse avec lui parce qu'elle l'aime. Alors qu'elle danse parce qu'il est le gouverneur du district. Chaque semaine elle va en fiacre au monastère de Troyan. Elle a un amant là-bas.

HOMME A. En fiacre ? Pourquoi pas en train ?

HOMME C. La voie ferrée Lovetch - Troyan n'est pas encore tracée. Nous sommes en mil neuf cent vingt-cinq.

FEMME A (*continuant de danser*). Non, non, vous vous trompez ! En vingt-six !

Sous l'arche du pont apparaît un sapin de Noël orné de petits paquets cadeaux qui scintillent et de bougies allumées. Le tango de HB et de FA devient une valse. Le couple s'arrête près du sapin.

HOMME B. Cet arbre de Noël vient de Vienne. Les bougies proviennent de la Cathédrale Saint-Etienne.

FEMME A (*montrant un des paquets*). Celui-là me plaît.

HB décroche le paquet et le lui offre.

HOMME B. L'arbre de Noël sera installé sur le Pont couvert. Pour que toute la ville puisse l'admirer.

HOMME C. Monsieur le Gouverneur. Tinko Simov est là. L'anarchiste du village de Balgaréné.

HOMME B. Où est-il ?

HOMME C (*montrant HOMME A*). Devant la pharmacie. De l'autre côté du pont.

HOMME B. Qu'est-ce qu'il dit ?

HOMME C. Il ne dit rien. Il regarde et il se tait. Il ne parle à personne.

HOMME B. Il est donc toujours aussi hautain.

FEMME A. Je veux le voir. (*Elle prend HB par le bras*).

HOMME B. S'il me dit « bonjour » je pourrais peut-être lui pardonner. Parce que c'est fête. S'il me dit « bonjour ».

Ils se mettent devant HA. Celui-ci regarde avec indifférence par-dessus leurs têtes, les bras croisés sur la poitrine.

HOMME B. On t'a bien dit de rester au village de Balgaréné, il me semble ?

HA ne daigne pas lui adresser le regard.

HOMME B. Tu es interdit de séjour à Lovetch.

HA ne le regarde pas.

HOMME B. Il y a une autorité et de l'ordre dans ce pays, qu'est-ce que tu crois ?

HA ne le regarde pas.

HOMME B (*le giflant*). Tu vas tout droit à Balgaréné !

HOMME A. Vous êtes dans l'erreur, Monsieur Tihtchev. Je ne suis pas un homme à battre. Si vous voulez vous débarrasser de moi, il faudra m'abattre.

Musique. HA prend FA par la taille. Au rythme de la même valse ils s'éloignent rapidement vers l'arche du pont.

HOMME B (*de sa place sur le devant de la scène*). Vous êtes dans l'erreur, Monsieur le Gouverneur. C'est ce que j'ai dit au Gouverneur du district, Tihtchev. Je ne suis pas un homme à battre. Si vous voulez vous débarrasser de moi, il faudra m'abattre. C'est ce que je lui ai dit. Et, trois semaines plus tard, je me suis embusqué près du pont du village des Cosaques, et je l'ai attendu. Il venait en fiacre de Lovetch. Un gendarme conduisait le fiacre, un autre était à côté de lui, armé d'un fusil. L'un est tombé touché par la première balle, le second, on l'a laissé s'enfuir. Et Tihtchev, c'est moi qui l'ai éventré. Quand j'ai planté le couteau dans ses tripes, je lui ai dit : « Ca, c'est pour la gifle à Lovetch ».

FEMME B (*qui, pendant ce monologue, s'est doucement approchée de lui dans son dos et qui l'enlace*). Mon faucon !

HOMME B. Je ne suis pas l'anarchiste Tinko Simov. Je suis Vassil le Héros.

FEMME B. Mon faucon !

HOMME B. Mon faucon ! C'est ce qu'elle avait écrit pour l'anniversaire de mon décès. Dix ans après ma mort. Parce qu'elle m'aimait. Dix ans après qu'on m'eut tué dans une grange. Des soldats ont donné l'assaut, et il y avait beaucoup de policiers.

FEMME A. Mon faucon !

HOMME B. Je voulais voir un arbre de Noël.

FEMME B. Non. C'est moi que tu voulais voir. Nue.

HOMME B. Comme si je ne t'avais jamais vue !

FEMME B. Nous étions allongés sur le lit de fer dans la chambre minuscule de ce petit hôtel, ou de cette auberge, sur la route entre Troyan et Lovetch. L'eau avait gelé dans la bassine. La givre sur les vitres avait dessiné des fleurs blanches. J'ai gratté un petit trou noir. Un troupeau de moutons noirs remontait la berge de la rivière vers la scierie. Et il m'a semblé que ce n'étaient pas des moutons, mais des policiers. Parce que cette nuit-là j'avais rêvé que j'étais la femme du bandit de Lovetch, Vassil le Héros. Et j'ai pensé que c'était si bien de se trouver au lit à côté d'un homme honnête et non à côté d'un assassin.

HOMME B. La ferme, sale pute !

FEMME B. Répète-le encore une fois. Je t'en supplie !

HOMME C. Si on prenait la voiture pour faire un saut jusqu'au casino ? On fera tourner la roulette.

HOMME B. Non. Nous allons faire tourner le magnétoscope. J'ai trouvé deux cassettes du tonnerre. Du porno super-hard. (*A la Vieille femme*) Tu as la télé ?

LA VIEILLE FEMME. J'en avais une, mais elle s'est cassée. Viens, Loup, qu'on déplace la table.

HOMME B. Oui, grand-mère Marie.

FEMME B. Non ! Ca ne marche pas.

HOMME B. Pourquoi ?

FEMME B. Parce que ton nom est Bojidar et tu es chef d'un garage.

HOMME B. Tout dépend de la circulation du sang. L'accidenté là-bas (*il fait un geste en direction de la voiture*) a encore un peu de sang qui est en train de s'égoutter sur les cellules de son cerveau. S'il pénètre dans une cellule où je suis Bojidar, je serai Bojidar, mais maintenant je suis Loup. Tu ne sais donc pas comment on fait pour rêver ?

*Pendant qu'il dit cela, il pose une chaise à droite du podium avec la cuisinière.
La vieille femme pose dessus des verres, approche une autre chaise.*

LA VIELLE FEMME (*apportant une bouilloire et un verre*). Apporte, ma bru, encore deux chaises. (*Versant le liquide dans les verres*) Le jour du saint Archange Michel, il faut offrir à boire, je sais cela depuis toujours.

HOMME B. Selon le vieux calendrier, le jour du Saint Archange signifie que l'hiver est venu.

FEMME B. C'est-à-dire la neige.

HOMME C. Donc un grog à l'eau-de-vie.

LA VIELLE FEMME. Autrefois on égorgeait même un animal pour faire une offrande au saint Archange. Puisqu'il est l'extirpeur des âmes. Pour qu'il extirpe plus facilement l'âme de ceux qui vont mourir. Santé !

HOMME C. Santé ! A la santé du saint archange. S'il est en train d'extirper une âme, qu'elle ne lui résiste pas beaucoup.

LA VIEILLE FEMME. Ah, la peste soit de lui ! Il ne peut donc pas s'arrêter un peu ?

HOMME C. Qui ?

LA VIEILLE FEMME. C'est sa fête aujourd'hui, j'espère qu'il s'est soûlé quelque part et qu'il s'est endormi. Où irait-il d'ailleurs par ce verglas.

HOMME C. Si tu savais combien de voitures ont dérapé à cause du verglas et sont allées s'écraser !

LA VIELLE FEMME. Paraît qu'un gars s'est fait tuer près du Pont des Cosaques. Au fusil. Pendant qu'il était au volant de sa voiture.

HOMME C. Oui. La balle a traversé son œil gauche.

HOMME B. L'œil droit.

HOMME C. L'œil gauche.

HOMME B. Je le sais mieux que toi.

FEMME B (*enlaçant HB*) Il n'a jamais tué quelqu'un en visant l'œil gauche.

LA VIEILLE FEMME. Beaucoup de gens ont été tués sur ce pont. Il y avait, en vingt-cinq, un certain Tinko Simov.

HOMME B. Un anarchiste.

LA VIEILLE FEMME. Et un certain Dotcho Ouzounov.

HOMME C. Un bandit.

LA VIEILLE FEMME. Et un certain Vassil.

FEMME B. Le héros.

LA VIEILLE FEMME. Il était beau gars, ce Vassil. (*à HB*) Il te ressemblait. J'ai vu sa photo sur le faire-part de sa mort. Vous avez semé hier le champ à Popinets ?

HOMME B. A Popinets, y avait pas moyen. C'était trop sec, la terre était si dure qu'on n'a pas pu labourer.

LA VIEILLE FEMME. Et maintenant il neige.

HOMME B. Maintenant il neige.

LA VIEILLE FEMME. Il faut qu'il neige pour qu'il y ait du blé au printemps. Paraît que des loups sont venus de Roumanie, ou de Serbie, les gens disent ça. Beaucoup de loups.

HOMME B. Hier il y en a un qui m'a suivi. Un grand loup, mais qui boitait. Il a attendu que je passe à côté de lui avec la machine et puis, clopin-clopant, il m'a suivi de loin, là où j'étais passé dans la neige avec les chaînes. Gros comme ça.

FEMME B. Elle est très bonne, ton eau-de-vie, grand-mère Marie. A ta santé !

LA VIEILLE FEMME. A la tienne, ma fille! Santé ! (*A HB*) Pourquoi tiens-tu ta jambe toute raide, Loup ? Tu as mal ?

HOMME B. J'ai la jambe cassée.

FEMME B. A cause du train.

HOMME C. En vingt-cinq.

HOMME B. Quand nous avons attaqué le train.

LA VIEILLE FEMME. Je vais t'apporter quelque chose pour que tu t'y appuies, tu auras moins mal.

HOMME B. Apporte.

LA VIEILLE FEMME. Autrefois on attaquait des trains, maintenant c'est les vieilles femmes qu'on attaque. L'autre jour, on en a étranglé une avec du fil de fer. Pas

contents de l'avoir étranglée, ils l'ont aussi violée. (*Elle sort une hache, cachée entre la porte et la cuisinière*) Des hommes jeunes ont souillé une vieille femme. On l'a retrouvée nue. (*Montrant la hache*) Elle fera l'affaire ?

HOMME B. Elle fera l'affaire.

LA VIEILLE FEMME. (*tenant la hache*) Je me dis, quand il essaiera de pousser la porte, je me mettrai là, à côté (*Elle montre comment elle va frapper avec la hache*).

FEMME B. Il paraît que tu as un fils, grand-mère Marie, je ne l'ai jamais vu.

LA VIEILLE FEMME. Il est venu me voir il y a quatre ans. Il est resté deux heures ici. Il aime beaucoup revenir à la maison.

HOMME B. Tu feras attention de le frapper à la tête.

HOMME C. La jambe, c'est pas mal non plus.

HOMME B. Salaud, je n'aime pas qu'on se paie ma tête.

*HA sort à reculons sous l'arche du pont. Il se penche et essaie de prendre une pierre pour la lancer sur quelque chose qui le poursuit.
La terre est gelée, il lance une poignée de neige.*

FEMME B. C'est un loup qui le poursuit ?

HOMME C. Ce n'est pas un loup. C'est un chien. Regarde comme il est content, il agite la queue.

HOMME A. Va-t'en d'ici ! Va-t'en !

FEMME A. (*Sortant sous l'arche du pont*) Je veux venir avec toi !

HOMME A. Tu ne viendras pas !

FEMME A. Je veux venir !

HOMME A. Je vais voir ma mère. Cela fait quatre ans que je ne suis pas allé la voir.

FEMME A. Je viens avec toi.

HOMME A. Va-t'en !

FEMME A. Je veux la voir.

HOMME A. Tu ne lui plairas pas. Elle ne voudra pas te parler.

FEMME A. Je lui plairai. Je deviens tout de suite sympathique aux gens. Tu le sais très bien.

HOMME A. Jamais elle ne te pardonnera parce que j'ai divorcé à cause de toi. Elle aimait ma femme.

FEMME A. Et moi, c'est toi que j'aime. Elle s'en rendra compte.

HOMME A. Va-t'en ! Je t'ai dit de t'en aller !

FEMME A. Tu ne lui diras pas qui je suis. Je veux seulement la voir et l'embrasser.

HOMME A. Rentre à la maison !

FEMME A. Je ne rentrerai pas !

HOMME B. Voyons, apporte-nous des amuse-gueule, mon vieux ! Boire du whisky à jeun, c'est vraiment pas bon !

HOMME A. Tout est resté dans la loge au théâtre. Je prends la voiture et je reviens d'ici une demi-heure. J'ai tout oublié dans la loge.

Il va à côté de la voiture retournée les roues en l'air, l'examine. Il s'assoit devant elle dans la même pose qu'avant.

FEMME A. Vous n'avez pas de glaçons. Je vais vous en chercher.

HOMME B. Nous n'en avons pas.

FEMME A. Mais ce n'est pas du whisky. Qu'est-ce que vous buvez ?

HOMME B. Du sang.

FEMME A. Vous n'avez donc pas besoin de glaçons.

HOMME B. Au contraire.

HOMME C. C'est trop chaud.

FEMME B. C'est dégueulasse. *(Elle jette le contenu du verre par terre)*

FEMME A. *(Prenant une serpillière, elle se baisse et commence à nettoyer la tache).*

HOMME B. C'est pas mal.

HOMME C. Du tout.

Ils suivent des yeux les gestes rapides et saccadés de la femme penchée.

HOMME B. Surtout comme ça.

HOMME C. Ouais.

FA continue de nettoyer le plancher.

HB et HC continuent d'observer les mouvements de son corps.

HOMME B. Hé, mec ?

HOMME C. Ouais ?

HOMME B. Tu vois ce que je veux dire ?

HOMME C. Je vois.

FA continue de nettoyer le plancher.

HOMME B. Tu crois ?

HOMME C. Sûr.

HOMME B. Allons-y.

HOMME C. Maintenant ?

HOMME B. Maintenant.

HOMME C. Et s'il nous surprend ?

HOMME B. On a le temps.

HOMME C. Il a dit trente minutes.

HOMME B. Vingt pour moi, dix pour toi.

FA continue de nettoyer le plancher.

FEMME B. Hé, les mecs ?

HOMME B. Qu'est-ce qu'il y a, ma poule ?

FEMME B. Je veux regarder.

HOMME B. Fais gaffe, ça risque de te donner mal au cœur. Je suis un petit pervers. J'aime cogner.

FEMME B. Je veux regarder.

FEMME A (*se levant*). Elle descendait le boulevard vers le Pont aux Aigles pour prendre le bus vers le quartier de Mladost-1. Elle avait échangé avec eux quelques propos banals. Ils étaient trois : deux hommes et une femme. Tous les trois, comme elle, d'excellente humeur. Elle avait répondu avec tant d'esprit à leurs plaisanteries qu'elle s'était sentie fière d'elle-même. Ils avaient bu un verre au bar *Ariana*. « Et si on allait à Siméonovo ? Avec cette belle neige c'est un crime d'aller dormir. » - Je regrette. J'habite à Mladost-1, il faudra bien que je rentre chez moi d'une façon ou d'une autre. « Et moi, j'habite à Mladost-2 » avait dit la femme qui accompagnait les deux hommes. Nous prendrons toutes les deux un taxi pour rentrer. » - D'accord, avait dit la femme de Mladost-1. Et ils étaient partis à Siméonovo. Ils avaient passé la première heure à boire comme on boit. La deuxième heure, ils l'avaient violée comme on viole. La troisième heure, ils l'avaient battue. La quatrième heure, ils avaient donné libre cours à leur imagination. La femme de Mladost-2 voulait voir le fond des humiliations que l'on peut faire toucher à un être humain. Mais la femme de Mladost-1 ne voulait pas toucher ce fond, à plusieurs reprises elle avait même essayé de s'en tirer en faisant de l'esprit. Et bien qu'elle les ait fait beaucoup rire tous les trois, le matin elle était morte. Elle n'avait pas le choix, car sa tête était transformée en bouillie par leurs poings. Le sang et le sperme dégoulaient de sa bouche. (*A HB et à HC*) Vous boirez bien encore un verre ?

HOMME B. Si on allait à Siméonovo ? Par cette belle neige c'est un crime de dormir.

FEMME A. Je regrette. J'habite à Mladost-1. Il faudra bien que je rentre chez moi d'une façon ou d'une autre.

FEMME B (*se levant*) Et moi j'habite à Mladost-2. Nous prendrons toutes les deux un taxi pour rentrer.

Tous les quatre se dirigent vers le pont. HOMME B et HOMME C prennent FA par le bras et disparaissent sous l'arche.

FEMME B (*s'approchant de HB*) Tu sais ce que m'a dit une copine ?

HOMME A. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

FEMME B. Qu'à part toi, elle ne voyait aucun homme qui soit fait pour moi.

HOMME A. Dans le monde entier ?

FEMME B. Parce que tu es intelligent. Et bourré de talent. Et très intéressant en tant qu'homme. C'est ce qu'elle m'a dit.

HOMME A. Bon.

FEMME B. Tu ne me demandes pas qui est-ce ?

HOMME A. Qui est-ce ?

FEMME B. Je ne sais pas ce qu'elle entend par « en tant qu'homme ».

HOMME A. Moi je sais.

FEMME B. Et comme tu es obsédée par le sexe autant que lui, vous allez très bien...

HOMME A. Quoi ?

FEMME B. J'ai oublié le mot.

HOMME A. Essaie de t'en souvenir.

FEMME B. Elle a dit ça très joliment.

HOMME A. Et toi ?

FEMME B. Quoi moi ?

HOMME A. Qu'est-ce que tu en penses ?

FEMME B. La même chose.

HOMME A. Déshabille-toi.

FEMME B. Bon, mais demande à ta mère de se retourner.

HOMME A. Elle ne nous voit pas.

FEMME B. N'empêche.

HOMME A. Plus vite, je perds mon sang ...

FEMME B. Moi aussi. Tu sais que je ne suis que peau et sang. Il faut que tu fasses très attention. Tu feras attention, n'est-ce pas ?

HOMME A. Oui. Non !

FEMME B. Quoi ?

HOMME A. Tout ce sang !

FEMME B. Tu devrais avoir honte !

HOMME A. Pourquoi ?

FEMME B. Tu aurais dû être plus vigilant sur la route.

HOMME A. J'étais vigilant. Ce sont les freins. Les freins ont grippé juste avant le virage.

FEMME B. Si les loups ne viennent pas, tu auras une belle mort. La neige. Le froid. Et une belle femme. Mets ta main là. C'est agréable, hein ?

HOMME A. C'est chaud.

FEMME B. Qu'est-ce que tu aimes le plus chez moi ?

HOMME A. Ta façon de marcher.

FEMME B. Pourquoi ?

HOMME A. Tu marches comme une conquérante.

FEMME B. Continue.

HOMME A. C'est bien de faire la conquête d'une conquérante.

FEMME B. Il y a longtemps que tu m'avais tapé dans l'œil.

HOMME A. Toi aussi. Désormais plus rien ne pourra nous arrêter.

FEMME B. Que les loups.

HOMME A. Je n'ai pas peur des loups.

FEMME B. Oh ! C'est parce que tu ne les connais pas.

HOMME A. Je me connais moi-même.

FEMME B. Prends-moi le bras.

HOMME A. Pourquoi ?

FEMME B. Nous allons le rejoindre.

Ils se dirigent vers le pont.

FEMME B. Qu'est-ce que c'est ?

HOMME A. La Cathédrale Saint-Etienne.

FEMME B. Je n'aime pas sa toiture multicolore.

HOMME A. Elle a été faite avec des plaques métalliques fabriquées avec la fonte de canons pris aux Ottomans. En 1683. Après la bataille de Vienne. Tu vois ce pigeon là-bas ?

FEMME B. Je vois de la neige.

HOMME A. Il vient juste de passer à côté de la tour avec le bourdon, il essaie de se cacher sous cette saillie-là.

FEMME B. C'est un corbeau.

HOMME A. C'est un pigeon voyageur bulgare. Je l'ai utilisé pour t'envoyer mon dernier message.

FEMME B. Excuse-moi.

HOMME A. Il a été le seul à pouvoir s'échapper.

FEMME B. Je te demande pardon.

HOMME A. Ils étaient bons ?

FEMME B. Non. Je me contentais d'arracher leur tête et j'avalais une gorgée. Tu sais que j'aime le sang.

HOMME A. Celui-ci a pu s'échapper, mais il est très malheureux.

FEMME B. Il est en terre étrangère, ça se comprend.

HOMME A. Il reste là, entre les cloches, à regarder la neige.

FEMME B. La neige autrichienne.

HOMME A. Elle est peut-être bulgare.

FEMME B. Impossible. C'est trop loin.

HOMME A. Allons donc ! Les Turcs sont venus jusqu'ici, pourquoi la neige ne le ferait pas ?

FEMME B. Elles étaient très belles tes lettres, mais je n'avais pas le temps.

HOMME A. Je sais.

FEMME B. Parce que le cours du dollar a commencé à grimper.

HOMME A. Je comprends.

FEMME B. Et il continue de monter. Il augmente chaque jour de cinquante cents.

HOMME A. Mauvais tout ça.

FEMME B. Ca dépend.

HC sort sous l'arche du pont et entonne bien fort l'Hymne à la joie de la Neuvième Symphonie de Beethoven avec le texte de Schiller.

Joie ! Joie ! Belle étincelle divine,
Fille de l'Elysée,
Nous entrons l'âme enivrée
Dans ton temple glorieux.

HOMME A. C'est Valuliso le fou. Tous les jours il prend place sous le porche de la cathédrale et se met à prêcher l'amour et la fraternité. Il est un peu casse-pieds, mais il passe pour une attraction touristique.

FEMME B. N'importe quoi. C'est le directeur de la prison.

HOMME C. Je regrette vraiment. Nous n'avons pas la moindre cellule de libre.

FEMME B. Cinquante mille cash.

HOMME C. Cent.

FEMME B. Tope là ! Mais pas en cellule d'isolement.

HC disparaît sous l'arche.

HOMME A. Cent mille pour que tu entres en prison ?

FEMME B. Pas moi. Le Koutsoulan.

HOMME A. Il a hâte d'y rentrer ?

FEMME B. Il a hâte d'en sortir.

HOMME A. Cent mille !

FEMME B. Trois millions l'attendent dehors. Il les a cachés là, sous la neige.

HOMME C. (*sortant sous l'arche*). Ca y est. Il est installé. On va les faire sortir maintenant, c'est l'heure de la promenade.

FEMME B. Je ne veux pas le voir.

HOMME C. Très intéressant. Ils tournent en rond.

FEMME B. Tu lui diras que je veux divorcer. Je lui ai envoyé les papiers.

HOMME C. Il vient d'entrer dans les chiottes avec les papiers. Il les lira là-bas.

FEMME B (à HA). Allez. Partons.

HOMME C. Le voilà !

HB sort sous l'arche. Il se penche sur l'oreille de HC et lui dit quelque chose.

HOMME C (faisant un geste circulaire de la main du pont vers l'avant-scène et vice versa). En rond !

*HB s'avance. Son pied droit est pris dans un énorme piège à loups rouillé.
Il s'arrête près de la voiture.*

HOMME A. Ce n'est pas un rond ça !

*HB se retourne en direction du pont et appelle quelqu'un du doigt.
HC le rejoint. HB lui murmure quelque chose à l'oreille.*

HOMME C. Il demande si c'est ta voiture.

HOMME A. C'est la mienne.

HB parle à l'oreille de HC.

HOMME C. Il demande quel âge elle a.

HOMME A. Dix-sept ans.

HB parle à l'oreille de HC.

HOMME C. Il dit qu'il peut te donner une lettre de recommandation pour que tu en achètes une neuve.

HOMME A. Je n'en veux pas de sa lettre. Dis-lui bien ça.

*HB se dirige vers le pont. HC le suit. HB s'arrête devant FB et HA.
Il prend la main de FB et lui fait un baisemain.*

FEMME B. Et alors ?

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il dit qu'il a très mal au pied. A cause des dents du piège.

FEMME B. Tu as lu les papiers ?

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il demande pourquoi tu veux divorcer.

FEMME B. Parce que je vais me remarier.

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il demande avec qui.

FEMME B (*montrant HA*). Avec lui.

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il demande pourquoi.

FEMME B. Parce qu'il sait très bien conduire une voiture.

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il dit qu'il a très mal au pied.

FEMME B. J'ai compris. Dis-lui que je veux le divorce.

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il dit qu'il a très mal.

FEMME B. J'ai compris.

HB se penche sur l'oreille de HC. Lui parle.

HOMME C. Il te demande si tu peux lui panser la plaie.

FEMME B. Qu'il foute le camp. Je ne veux pas le voir.

*HB se dirige vers l'arche du pont en boitant, traînant le lourd piège de fer.
Il disparaît.*

HOMME A. Il ne peut pas parler ?

FEMME B. Comment le pourrait-il, ce n'est pas un homme.

Un hurlement lugubre de loup se fait entendre du côté du pont.

FEMME B. Crétin !

Un nouveau hurlement, long et désolant.

FEMME B. Voleur !

HOMME C. Ce qu'il a volé, c'est pour toi qu'il l'a volé.

FEMME B. La ferme, espèce de maquereau !

Hurlement de loup.

FEMME B (*en direction du pont*). Bandit ! Assassin ! Voleur ! Apparatchik ! Sale loup !

HOMME C. Oui, mais tu lui demandais de t'acheter des fourrures.

FEMME B (*se tournant vers HA*). Et toi, à part sauter en voiture du haut des ponts, qu'est-ce que tu sais faire d'autre ?

HOMME A. C'est-à-dire ?

FEMME B. Fous-lui une baigne !

HOMME A. Je veux l'écouter. Il dit des trucs intéressants.

FEMME B. Comme tu voudras. (*Elle se dirige vers l'arche*).

HOMME A. Attends !

HOMME C. Un homme ne se conduit pas comme ça, mon vieux. Ce n'est pas là la conduite d'un homme. On ne touche pas à la femme d'un homme attaché.

HOMME A. Qui la touche ? (*à FB*) Tu t'y connais en blessures ?

FEMME B. Cette question ! Je suis médecin, non ?

HOMME C. Ce n'est pas la conduite d'un homme.

HOMME A. Boucle-la !

FEMME B. Tu tiens à venir avec moi ?

HOMME A. Non. Je n'y tiens pas.

FB entre sous l'arche.

HOMME C (*faisant le salut militaire*). Major Gazdov ! Vos papiers ?

HOMME A. Je n'en ai pas.

HOMME C. Retourne immédiatement d'où tu viens !

HOMME A. Pourquoi joues-tu au major ?

HOMME C. Si tu te regardais un peu pour voir à quoi tu ressembles ?

HOMME A. Je ressemble à quoi ?

HOMME C. Viens voir.

Ils vont près de la voiture. Ils regardent en bas, là où étais assis HA.

HOMME A. Est-ce que je meurs déjà ?

HOMME C. Tu as encore quelques minutes. (*Montrant du doigt vers le bas*) Ton nez a commencé à blanchir.

HOMME A. Tout ça à cause d'un petit cylindre de frein.

HOMME C. Je n'en avais pas alors sous la main.

HOMME A. Tu as tout ce qu'il faut. Mais tu es radin. Tu as mis deux rondelles de caoutchouc bon marché.

HOMME C. Je ne peux pas passer vingt ans à rafistoler ton vieux tacot ! T'avais qu'à acheter une voiture neuve !

On entend sous le pont les cris forts de FB.

FEMME B. Noooooon !... Nooon ! Noooooon !

HOMME A. Qu'est-ce que c'est ?

HOMME C. Je crois qu'il est en train de trousser ses jupes.

HOMME A (*Il essaie d'avancer, mais ses jambes sont comme pétrifiées*). Pourquoi je n'arrive pas à bouger ?

HOMME C. Parce que tes jambes sont cassées.

FEMME B (*derrière le pont*). Nooon !... Nooon !... Nooon ! Non, Koutsoulan !...

HOMME C. Ou là là !

FEMME B. Non ! Je t'en supplie !... Non...

HOMME C. Tu imagines ce qui est en train de se passer ?

FEMME B. Nooon !... Nooon !... Nooon !...

HOMME C. C'est parti !

FEMME B. Nooon !... Nooon !... Nooon ! Non, Koutsoulan !...

HOMME C. Ce « non » est le plus doux des « oui » de la vie.

HOMME A (*Pendant tout ce temps, il essaie de faire un pas en avant. Mais ses jambes sont comme pétrifiées*). Je vais te tuer !

FEMME B (*passionnément*) . Nooon !... Nooon !... Nooon !...

HOMME A. Sale maquereau dégueulasse !

HOMME C. Pourquoi ? Une circulaire prévoit dans les prisons des chambres pour visites familiales à l'attention des détenus mariés.

FEMME B (*avec encore plus de passion*). Nooon !... Nooon !... Nooon !...

*Derrière le dos de HA apparaît FA. Elle lui cache les yeux de ses mains.
HA reste figé à sa place. FA enlève ses mains.*

HOMME A. (*sans se retourner*). C'est la mort ?

HOMME C. Pas encore.

HA se retourne.

FEMME A. Je t'aime.

HOMME A. Va-t'en !

HOMME C (*à FA*). Viens. J'ai encore un lit pour visites familiales. (*Il l'entraîne vers l'arche du pont*).

FEMME A. (*S'arrêtant, tournant la tête en arrière*). Je suis passée hier devant notre mansarde. Un nouveau couple s'y est installé. Des jeunes. Comme nous à l'époque.

HOMME C. Laisse-le.

FEMME A. Il était descendu faire les courses en oubliant de prendre de l'argent. Elle lui a lancé le porte-monnaie par la fenêtre. Et elle a crié : « Prends-en trois ! »

HOMME C. Allez !

FEMME A. Trois bouteilles de rouge nous suffisaient pour deux jours et deux nuits. Nos mains et nos bouches étaient occupées à autre chose. Maintenant je bois des alcools forts. Je me suis laissé dire que toi aussi.

HOMME C. Il ne boira plus.

FEMME A. Pourquoi ne sommes-nous pas restés dans notre mansarde ? Qu'est-ce qui t'a fait peur ?

HOMME A. Les pigeons.

FEMME A. Quoi ?

HOMME A. Les pigeons. Ils étaient très sales.

FEMME A. Moi j'étais propre.

HOMME A. Et agressifs.

FEMME A. Je ne t'ai jamais trompé avec eux.

HOMME A. Tu mens.

FEMME A. Une seule fois.

HOMME A. Avec l'hirsute ?

FEMME A. Oui. C'était par ta faute.

HOMME A. Bien sûr.

HOMME C. Laisse-le tomber. Il est complètement nul. Le fait qu'il n'ait pas vendu le moindre tableau dans sa vie n'en fait pas un Van Gogh.

FEMME A. Je t'aime. Tu comprends ce que je te dis ? Je t'aime beaucoup.

HOMME A. J'ai acheté deux bouteilles de rouge et j'ai allumé le poêle.

FEMME A. A quelle heure veux-tu que je vienne ?

HOMME A. Ce n'est pas à toi que je parle.

Sous l'arche du pont apparaît une baignoire. Dans la baignoire, le dos tourné au public, tenant un verre à la main, est assise FB. HB pousse sans effort la baignoire devant lui.

HOMME A (*faisant quelques pas dans leur direction*). J'ai acheté deux bouteilles de rouge et j'ai allumé le poêle. A quelle heure viendras-tu ?

FEMME B. Disons à cinq heures.

HOMME A. D'accord.

FEMME B. Non. A cinq heures, c'est trop tôt. Plutôt à six heures.

HOMME A. D'accord.

FEMME B. Six heures, c'est trop tard. Je ne sais pas. Je t'appellerai.

HOMME A. Tu n'appelleras pas. Quand tu dis « je t'appellerai », tu n'appelles jamais.

FEMME B. Et alors ?

HOMME A. Alors rien. J'en ai marre de tout ça.

FEMME B. Qu'est-ce que tu crois, toi ? Que chaque homme à qui j'ai dit « bonjour » peut venir ici et se déculotter. C'est ça que tu crois ?

HOMME A. Qu'est-ce que tu appelles « bonjour » ?

FEMME B. Combien tu touches par mois ?

HOMME A. Tu le sais très bien.

FEMME B. Je le sais. Et, de temps en temps, tu touches des honoraires. (A HB.)
Qu'est-ce que nous avons ces derniers temps ?

HOMME B. Il faut que j'ouvre le coffre-fort.

FEMME B. Ouvre-le.

*HC apporte de sous le pont un grand coffre-fort peint en vert. HB l'ouvre.
Il n'y a à l'intérieur qu'un énorme livre noir.*

HOMME B (*ouvrant le livre*). Tu l'as lu ?

HOMME A. Oui imagine-toi.

HOMME B. On dirait pas. (*Lisant*). La morale altruiste et l'atrophie de l'égoïsme sont dans tous les cas mauvais signe. Le meilleur fait défaut quand l'égoïsme commence à faire défaut. Si l'être humain est altruiste, c'en est fini de lui. Au lieu de dire naïvement et honnêtement « je ne vauds rien », le mensonge moral hurle de toutes ses forces : « La vie ne vaut rien ! ». C'est la logique des révolutions. (*Il remet le livre dans le coffre-fort. Le verrouille*).

HOMME A. C'est humain. C'est humain de souhaiter le bien pour tous.

HOMME B. Le bien n'existe pas. Ni le mal. Ce sont des inventions idiotes des humains.

HOMME A. Tu sens le loup, Friedrich.

HOMME B. Et toi tu sens cette dégoûtante race humaine qui peuple l'histoire depuis que le monde existe. Toujours contre le puissant, toujours contre le courageux, toujours contre le riche, toujours contre l'heureux. (A FB) Tu as encore quelque chose à lui dire ?

FEMME B. Montre-lui comment fabriquer de l'argent.

HOMME B. L'argent, on le fabrique comme ça. On prend une tête. Le mieux serait de prendre celle d'un ami très cher. (*Il prend entre ses mains la tête de HC*)

HOMME C. Sale mec !

HOMME B. Pas de sale mec qui tienne ! Et maintenant, à l'aide de quelques coups...

HOMME C. C'est pas sympa, ça !

HOMME B. C'est pas sympa, mais il n'y a pas d'autre moyen. Un premier coup !... Un deuxième coup !... Un troisième coup !... Et le coffre-fort est cassé. La tête aussi. (*Il sort du coffre-fort des liasses de billets*). *Seid umschlungen, Millionen* *!... Ensuite

* Référence au texte de *l'Ode à la joie* de Schiller. (Littéralement : « Je vous embrasse, millions »). NDT.

le cadavre du cher ami est jeté par-dessus bord et on continue de ramer. (A FB). Est-ce que je lui ai bien expliqué ?

FEMME B. Je ne sais pas. Moi, le sang m'excite sexuellement. Allons-nous-en !

HOMME B. (*S'assoit près d'elle. A HC*) Démarre !

HC et FA commencent à pousser la baignoire vers l'arche du pont.

HOMME A. Pétasse !

FEMME B. (*se redressant et se retournant en arrière*) Pauvre pédé !

HOMME A. Salope !

FEMME B. Pourri !

La baignoire disparaît sous le pont.

HOMME A. Je l'aime. Quelle ineptie.

LA VIEILLE FEMME. Hier la neige a cassé les branches du cognassier.

HOMME A. Celui qui est devant la maison ?

LA VIEILLE FEMME. L'autre. J'ai vu qu'il y avait beaucoup de neige sur les branches, mais je n'ai pas pu aller jusque là. Quelle grosse neige !

HOMME A. Une femme voulait te voir.

LA VIEILLE FEMME. Il a commencé à neiger trop tôt. Le vent n'a pas eu le temps de débarrasser les arbres de leurs feuilles.

HOMME A. Elle voulait te baiser la main.

LA VIEILLE FEMME. Voici qu'il neige encore. Demain je vais déblayer un passage dans la neige.

HOMME A. Nous vivions dans un pigeonier. L'amour. Du vin rouge. Et des pigeons. Je t'aime. C'est ce qu'elle me disait.

LA VIEILLE FEMME. J'ai beaucoup de peine pour la petite Marie. Tout l'hiver elle a été malade, elle n'est pas allée en classe, ni en vacances avec ses petits camarades.

HOMME A. L'hiver ne fait que commencer.

LA VIEILLE FEMME. Si tu me l'aménais, hein ?

HOMME A. D'accord.

LA VIEILLE FEMME. Tu dis d'accord, mais tu ne viens jamais. Ca doit bien faire vingt ans depuis que tu n'es pas venu, hein ?

HOMME A. C'est vrai.

LA VIEILLE FEMME. Hier un garçon est venu demander après toi. Nous avons fait nos études ensemble, qu'il a dit. J'étais son ami.

HOMME A. Quel était son nom ?

LA VIEILLE FEMME. Loup. Il avait de la vase sur la tête. Je ne sais pas pourquoi. Et il sentait mauvais.

HOMME A. Il s'est noyé dans le Danube.

LA VIEILLE FEMME. Je repasserai, qu'il a dit, je repasserai le voir.

HB apparaît sous l'arche du pont et s'approche.

HOMME A. Le voilà. Il vient.

HOMME B. J'étais allé chercher du chou fermenté à la cave. Où est Mitko ?

HOMME A. Mais tu l'as tué, Mitko, tu te rappelles pas ?

HOMME B. Je l'ai tué après. Avant, j'étais allé chercher du chou à la cave.

HOMME A. Pourquoi ?

HOMME B. Quelle est ta question ? Pourquoi je l'ai tué ou pourquoi je suis allé chercher du chou ?

HOMME A. Pourquoi tu l'as tué ?

HOMME B. On était assis, tu vois, à la taverne, à boire du marc, un vrai tord-boyaux. Et le voilà qui se rejette, comme ça, en arrière, il s'étire, il se cambre et je vois ses côtes, là, juste devant mes yeux. Alors je me dis: un coup de couteau et son cœur va éclater comme une baudruche. Dans cette position, pas moyen de rater le cœur.

HC vient du côté du pont.

HOMME C. Vas-tu encore nous torturer, Loup, à boire de l'eau-de-vie à jeun ? Apporte-nous des amuse-gueule.

HOMME A. Reviens, parce qu'il va t'égorger.

HOMME C. Il m'a égorgé. Un an plus tard, à la taverne. C'est de ta faute, tu es allé lui raconter tout.

HOMME B. Il ne m'a rien dit. Moi, je suis parti avec ma bassine, je suis resté un peu sur le seuil. Et je t'ai entendu lui dire : « Si on troussait sa femme. Le temps qu'il

aille chercher du chou à la cave et tirer du vin, nous aurons le temps de tirer sa femme ».

HOMME C. Nous avons travaillé avec toi sur le même tracteur. Un DT-54. Pendant toute une année après ce soir-là, où nous étions venus chez toi et où tu étais descendu chercher du chou. Nous avons mangé et bu toute une année.

HOMME B. Nous aurions pu boire et manger encore longtemps si tu ne t'étais pas étiré comme ça en arrière, ce jour-là. En arrière, en arrière, en arrière.

LA VIEILLE FEMME. Vous avez labouré le champ de Popinets ?

HOMME B (à HA) Ta mère nous prend pour des tractoristes.

HOMME A. Pour qui veux-tu qu'elle te prenne, vous ne parlez que de chou. Elle ne risque pas de te prendre pour un professeur !

HOMME B. Nous jouons en suivant le texte. T'as qu'à nous donner d'autres paroles.

FEMME A. (*Montrant la tête sous l'arche du pont*) Est-ce que nous pouvons déjà partir toutes les deux ?

HOMME A. Tu n'iras nulle part ! La répétition n'est pas finie !

HOMME B. (à HC) Où est ta tombe?

HOMME C. Tu sais très bien où est ma tombe.

HOMME B. Je ne sais pas, Mitko, je ne sais pas, mon frère. Quand je t'ai planté le couteau dans le cœur, on m'a donné un sceau d'eau fraîche pour me laver. Une Jeep verte m'a emmené en prison.

HOMME C. C'est quoi, cette eau-de-vie?

HOMME B. Quelle eau-de-vie?

HOMME C. (*il sort une bouteille de la poche de l'HB*). Cette bouteille était posée à côté de ma tombe.

HOMME B. Tu te trompes, Mitko.

HOMME C. Si l'année prochaine, à la fête de l'Archange, tu retournes au cimetière pour boire mon eau-de-vie, je sortirai de terre et je boirai ton sang.

HOMME B. Je n'ai pas touché à ton eau-de-vie.

HOMME C. C'est une fois par an qu'on pense à m'apporter de l'eau-de-vie et toi, tu viens me la boire.

HOMME B. Tiens, Mitko, on va aller au cimetière et si l'eau-de-vie n'y est pas, je fais la peau...

HOMME C. ... à celui qui l'aura piquée!

HOMME B. ... à celui qui ne t'en trouvera pas une autre. On lui fait la peau!

HOMME C. On lui fait la peau!

HOMME B. Je mettrai le village sens dessus dessous, mais je t'en trouverai, de l'eau-de-vie! Parce que tu es mon meilleur ami!

HOMME C. Allons-y!

HOMME B. Allons-y!

HC et HB (chacun passant un bras sur les épaules de l'autre, ils se dirigent vers l'arche du pont en chantant).

Il faut se quitter et partir,
et laisser ici nos souvenirs!

LA VIEILLE FEMME. Ca y est, ça me revient!

HOMME A. Quoi donc?

LA VIEILLE FEMME. L'histoire.

HOMME A. Attends une seconde. Qui chante?

LA VIEILLE FEMME. On chante? Je n'entends rien.

HOMME A. Ecoute, ça reprend !

Un hurlement de loup.

LA VIEILLE FEMME. Le Koutsoulan. Il n'a plus d'eau-de-vie. Une fois, le Seigneur avait donné à manger aux loups. Chacun pouvait manger ce qu'il attraperait. Un loup a pris un agneau. Un autre a étranglé une brebis. Un troisième s'est attaqué à un bœuf. Le loup boiteux était le dernier à se servir. Les autres avaient déjà tout mangé, le boiteux avait faim. Et voilà qu'il voit un homme grimpé sur un arbre. « Descends de là que je te mange, j'ai faim » qu'il lui dit. « Tu ne peux pas me manger, je suis un

homme. » « Et comment encore que je peux te manger ! C'est la volonté du Seigneur. » « Allons demander au Seigneur. » Ils vont demander au Seigneur. Le Seigneur leur dit: « Il va te dévorer, car c'est toi que le sort a choisi. C'est toi qu'il a vu, c'est toi qu'il mangera. » Et le loup boiteux a mangé l'homme.

HOMME A. Et la Vierge?

LA VIEILLE FEMME. Je n'en sais rien.

HOMME A. Est-ce qu'elle n'a pas dit au Seigneur : « Tu as tort, Seigneur! »

LA VIEILLE FEMME. Certainement pas, la vilaine.

HOMME A. C'est donc pour cela qu'on l'appelle la Vierge aux Loups!

LA VIEILLE FEMME. C'est une légende bien sottée de chez nous. Elle n'existe pas dans les autres villages.

HOMME A. L'hérésie paulinienne ne reconnaît pas la Vierge. Elle ne reconnaît que deux choses: le Bien et le Mal.

LA VIEILLE FEMME. Tu n'es pas malade, au moins, Dimtcho?

HOMME A. C'est la crise. Je n'arrive pas à terminer le spectacle. Si le bien et le mal n'existent pas, qu'est-ce qu'il y a ? Si un loup se repaît de mes chairs et celle qui m'a mis au monde dit: « Ainsi soit-il ! Tu as bien ordonné le monde, Seigneur! »... J'ai froid. Je ne peux pas terminer mon spectacle.

FEMME B (*apparaît sous la voûte du pont*). On a fini?

HOMME A. Non! Nous n'avons pas fini!

FB s'éclipse.

HOMME A. Musique!

HB, FA, HC et FB sortent par l'arche du pont. Ils dansent au rythme de la même musique qu'au début du spectacle formant une farandole: un homme, une femme, un homme, une femme.

Ils avancent, puis s'éloignent et sortent de scène.

HA s'est approché de la porte. Il donne des coups de poing. Le son retentit comme un roulement de tambour.

LA VIEILLE FEMME. Qui frappe à la porte?

HOMME A. C'est moi.

LA VIEILLE FEMME. C'est toi, Loup?

HOMME A. C'est moi.

LA VIEILLE FEMME. Va-t'en, mon enfant, va-t'en, mon gars. Je suis une vieille femme. Va-t'en, tu devrais avoir honte.

HOMME A. Ouvre-moi!

LA VIEILLE FEMME. Viens demain quand il fera jour. Je te donnerai autant d'eau-de-vie que tu voudras.

HOMME A. Ouvre-moi, le loup est à mes trousses !

LA VIEILLE FEMME. Reviens demain.

HOMME A. Le loup boiteux est derrière moi !

LA VIEILLE FEMME. Reviens demain.

HOMME A. Ouvre-moi la porte!

LA VIEILLE FEMME. Tu as tué un homme et les gens t'ont pardonné. Tu veux encore retourner en prison?

HOMME A. Ouvre-moi! Ouvre-moi vite! *(Il continue de taper du poing sur la porte).*

LA VIEILLE FEMME. Que la peste t'étouffe ! Que tes bras se dessèchent!

HOMME A. Mes bras sont tout gelés, mes jambes sont brisées, ouvre-moi la porte!

LA VIEILLE FEMME. Tu as une femme, tu as des enfants. Retourne chez ta femme et tes enfants.

HOMME A. Je perds mon sang, je ne peux pas.

LA VIEILLE FEMME. Si tu défonces la porte, j'ai une hache dans mes mains.

HOMME A. Ouvre-moi - je me meurs!

LA VIEILLE FEMME. C'est toi, Dimtcho?

HOMME A. C'est moi, maman.

LA VIEILLE FEMME. Que je sois maudite!

HOMME A. Ouvre-moi, le boiteux me court après.

LA VIEILLE FEMME. La serrure est bloquée!

HOMME A. Le voilà ! Il arrive.

LA VIEILLE FEMME Pousse donc plus fort! Pousse fort !

HOMME A. Il m'a saisi à la gorge.

LA VIEILLE FEMME. Pousse, Dimtcho... Maudite porte ! ... Pousse fort!

HOMME A. Ah que ça fait mal ! ... Ca fait très mal !

Noir. Le rythme du roulement de tambour s'évanouit au loin.

HOMME C. (*seul sur le plateau, tenant un talkie-walkie à la main*). Ici le colonel Gazdov, je vous écoute ... Oui ... Au lieudit de Popinets ... Popinets ... A cinquante mètres du pont. Elle a dû dérapier sur la neige, ou peut-être une panne... Une vieille guimbarde d'une bonne vingtaine d'années... Seul ... Oui, seul. Un homme, la cinquantaine ... Il y a quelques heures, paraît-il ... Froid. Complètement froid ... Je ne peux pas attendre le remorqueur, je dois aussi aller au hameau de Pierres-au-chameau. Un accident avec une vieille bonne femme... Oui... Pas de traces de violence, mais on l'a retrouvée derrière la porte, serrant une hache... Qui pourrait le dire... Dans les quatre-vingts ans ou plus... Non, je n'ai pas le temps. J'ai d'autres responsabilités, je ne peux pas m'occuper d'elle... On rédigera le procès-verbal plus tard. Terminé... je dis ... Terminé. Fini. C'est fini.

FIN

1994